HISTOIRE MÉDICALE

DE L'ARMÉE FRANÇAISE,

A SAINT-DOMINGUE,

EN L'AN DIX.

HISTOIRE MÉDICALE

DE L'ARMÉE FRANÇAISE,

A SAINT-DOMINGUE,

EN L'AN DIX;

OU

MÉMOIRE SUR LA FIÈVRE JAUNE,

Avec un apperçu de la Topographie médicale de cette Colonie.

Par le C. N. P. GILBERT,

Médecin en chef de cette Armée, Médecin titulaire de l'Hôpital militaire de Paris, Membre de plusieurs Sociétés savantes de la même ville.

Quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui...............
Virgil. *Æneid. lib.* 2.

A PARIS,

Chez GABON et Comp[ie], Libraires, Place de l'Ecole de Médecine.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

AN XI — 1803.



AUX CITOYENS

COSTE, Médecin,

HEURTELOUP, Chirurgien,

PARMENTIER, Pharmacien,

VERGEZ fils, Médecin-Secrétaire;

COMPOSANT

LE CONSEIL DE SANTÉ DES ARMÉES.

TÉMOIGNAGE D'ESTIME

ET D'ATTACHEMENT DE L'AUTEUR.

HISTOIRE MÉDICALE

DE L'ARMÉE FRANÇAISE,

A SAINT-DOMINGUE,

EN L'AN DIX.

Considérations générales.

Le sujet que je traite intéresse tous les Français, soit comme citoyens, soit comme individus attachés par les liens du sang, ou par des affections particulières à ceux qui vont servir la patrie, ou former des établissemens dans les Colonies.

Lorsque l'expédition de Saint-Domingue fut ordonnée au mois de vendémiaire an 10, le desir d'en faire partie devint général : les malheurs inséparables des réformes de tous les établissemens de guerre, la rareté des emplois civils, en raison du nombre d'hommes qui, depuis dix ans, servaient dans les armées, et qui allaient se trouver sans état à la paix, les présomptions bien fondées d'un avancement ou d'une fortune, ordinairement rapide aux Isles, tels étaient les sujets de toutes les conversations ; les esprits s'échauffèrent,

les espérances les plus flatteuses furent conçues; les bureaux du ministre de la guerre, les cabinets des hommes en place furent assiégés par les citoyens qui voulaient passer à Saint-Domingue.

Il semblait que cette émigration ne fût qu'un voyage de plaisir, que cette transplantation sous la zone torride convînt à tous les âges, à tous les tempéramens; on ne voyait pas, on ne voulait pas voir à quel prix s'est acheté dans tous les temps l'acclimatement dans ces contrées.

Qu'est-il arrivé ? les effets d'une sécheresse extraordinaire et d'une chaleur dévorante ont imprimé un caractère de malignité à la maladie qui attaque les Européens qui vont s'établir à l'Amérique. Les suites inséparables d'une guerre à outrance ont donné à cette maladie assez d'extension pour en former une espèce d'épidémie à Saint-Domingue et à la Guadeloupe. Des causes locales, dépendantes de l'incendie et de la dévastation du Cap-Français ont rendu ce fléau plus désastreux encore en cette ville. Du moment où ces nouvelles ont été reçues en France, les idées à ce sujet ont pris une autre direction; à une sécurité aveugle ont succédé des alarmes trop vives; les bruits les plus effrayans se sont répandus, et l'on a craint le passage dans les Colonies autant qu'on l'avait desiré.

Il importe de rectifier l'opinion à cet égard, et

de rassurer les esprits. On a dit que la fièvre jaune est une épidémie pestilentielle, qui, depuis la révolution, frappant annuellement les Européens qui arrivent aux Antilles, et même les Colons, ne présente plus qu'une dépopulation inévitable; que cette épidémie, inconnue dans sa source, sa marche et ses effets, ne laisse aux médecins qui en sont les témoins que la douleur d'accroître le nombre des victimes, sans l'espoir consolant d'en modérer la fureur ou d'en arrêter le cours; cette assertion est de toute fausseté. Je ferai connaître que la fièvre jaune a frappé de tout temps, dans les colonies, les Européens qui y ont abordé; qu'elle a été plus ou moins redoutable en raison de la température des saisons, ou de l'état idyosyncrasique des sujets qui en ont été atteints; que son intensité actuelle tient à des modifications locales et temporaires, qui, loin de devenir permanentes, s'affaibliront insensiblement d'elles-mêmes, ou plus promptement, si les moyens convenables d'hygiène publique y sont employés. Je démontrerai, par les faits, que la fièvre jaune de l'Amérique ne doit pas inspirer plus d'alarmes pour l'avenir que toute autre fièvre de mauvaise nature, qui naît, croît, se développe et s'éteint, en Europe, dans les armées, les villes assiégées, les hôpitaux, les prisons. On sera forcé d'en conclure que nos Co-

lonies ne seront pas plus désertées par nous, à raison de cette maladie, que ne sont abandonnées toutes les villes maritimes des États-Unis que ce fléau ravage depuis long-temps, que ne sont abandonnées la Havane, la Jamaïque, l'Andalousie, qu'il a également frappées, ainsi que toutes les contrées de l'Europe où se montrent de temps à autres des maladies épidémiques plus ou moins funestes.

Toutes ces vérités seront rendues sensibles par les détails qui suivent.

Arrivée de l'armée française au Cap.

L'armée de Saint-Domingue, sous les ordres du général en chef Leclerc, beau-frère du premier Consul, partie de Brest le 23 frimaire an 10, arriva devant Samana le 9 pluviôse. Le 10, le général Kerverseau se détache avec quelques frégates et se dirige sur Santo-Domingo. Le 14, l'armée arrive devant le Cap-Français; le général Rochambeau se porte sur le fort Dauphin avec le capitaine Magon; le général Boudet et le contre-amiral Latouche se rendent au Port-au-Prince.

Il y avait peu de malades sur les vaisseaux.

Le 15, le général en chef opère la descente au port Lacul, à 12 lieues du Cap.

Le même jour, cette superbe ville est incendiée dans sa presque totalité, et l'armée française

s'établit sur ses décombres, au milieu des ruines, de la dévastation et de la désolation publique.

Etablissement de deux hôpitaux au Cap.

Mon premier soin, en descendant à terre, fut d'aller reconnaître l'état actuel des deux hôpitaux de cette cité. Tous deux avaient été dévastés, pillés, incendiés en partie, et n'étaient pas en état de recevoir, pour l'instant, les militaires et les marins malades, ainsi que ceux qui avaient pu le devenir dans une marche vive et forcée, de plus de douze lieues, sous un ciel brûlant, sans provisions, et à travers le feu des rebelles. Le général en chef, à son arrivée au Cap, attacha ses premières pensées au soulagement de l'humanité souffrante; le plan qu'il adopta fut si précis, l'exécution de ses ordres fut tellement activée par l'ordonnateur en chef Daure, le zèle des chefs du service de santé, de l'administration hospitalière, et de tous leurs collaborateurs, fut si ardent, qu'en peu de jours, les deux hôpitaux furent mis en état de recevoir entre eux 1,000 à 1,200 hommes. Cet établissement coûta les plus grandes peines. On ne trouva aucunes ressources ni en hommes ni en effets dans la ville. Les effets d'hôpitaux, embarqués pour le service de l'armée, se trouvaient dispersés sur les vaisseaux de l'escadre; plusieurs de ces vaisseaux s'étaient portés sur différens points de l'île. L'hôpital, dit des

Pères, situé à un quart de lieue du Cap, n'offrait pas toutes les sûretés convenables ; celui de la Providence, placé en ville, dans un local insalubre sous tous les rapports, présentait de grands inconvéniens ; mais la nécessité fit loi, et nos malades entrèrent dans ce double asile.

Mon premier desir, en arrivant dans cette Colonie, que je voyais pour la première fois, fut de recueillir avec soin tous les renseignemens propres à m'éclairer sur la topographie médicale du pays, sa météorologie, la série de ses constitutions médicales, la nature, la marche, le retour périodique de ses maladies, et sur-tout de ce fléau cruel connu sous le nom de fièvre jaune. J'avais, sur tous les objets, les connaissances que m'avaient pu fournir les praticiens qui avaient publié des ouvrages en France, en Angleterre, en Espagne et dans les diverses Colonies. Il me restait à rapprocher de ces travaux les observations des gens de l'art qui exerçaient leur profession dans ce pays. Les informations me procurèrent une suite de tableaux météorologiques et nosologiques, qui trouveront leur place dans ce mémoire. Ces tableaux m'ont toujours été présens dans le service de santé que j'ai eu à diriger; ils ont servi de base à l'instruction que j'ai cru devoir rédiger au mois de germinal, sur les maladies des troupes à Saint-Domingue, et sur leur traitement. Cette instruction

a été imprimée par les ordres du général en chef, envoyée aux officiers de santé et à tous les corps de l'armée. Elle avait pour objet principal d'éclairer nos jeunes collaborateurs, qui n'avaient pas eu occasion de traiter ou de voir traiter les maladies des armées dans les pays chauds ; ils devaient se trouver tous les jours isolés dans des ambulances, des cantonnemens, des postes éloignés des hôpitaux permanents ou temporaires, sans livres, et abandonnés à leur propre inexpérience par les difficultés et les lenteurs des communications ; il leur devenait avantageux de pouvoir consulter, avec quelque utilité, l'analyse succincte de ce qui a été écrit sur cet important objet.

Je présenterai ici avec quelques extraits de ce travail, dont je n'ai pu conserver qu'un exemplaire, quelques additions que j'y ai faites depuis.

APPERÇU DE LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE DE SAINT-DOMINGUE.

Réflexions générales.

Le traitement des maladies des armées dans les climats situés sous la zone torride offre l'application journalière de la première sentence du législateur de l'art de guérir. L'occasion est toujours fugitive et l'expérience souvent trompeuse.

Un apperçu de la topograpie médicale des

lieux doit toujours précéder l'histoire des maladies qui y règnent ; c'est le phare qui conduit le praticien dans le traitement des épidémies, ou qui lui indique au moins les écueils qu'il doit éviter. C'est ainsi qu'en arrivant dans les climats situés sous la zone torride, il connaît d'avance l'état habituel de l'économie animale ; il sait que les solides y tendent à la flaccidité ; que le système musculaire s'y trouve dans un état de débilitation habituelle ; que les organes de la digestion y sont frappés d'une énervation singulière ; que les humeurs moins animalisées y ont un caractère plus sensible de carbonisation ; qu'en même temps l'action d'une chaleur forte y rend la constitution très-nerveuse, le tempérament très bilieux, l'ame très-ardente, l'imagination très-exaltée. Ces principes généraux doivent être toujours présens au médecin qui exerce sa profession dans les pays chauds ; appliquons-les à la colonie qui nous occupe.

Situation géographique.

L'île de Saint-Domingue, placée entre le 17ᵉ et le 20ᵉ degré de latitude boréale, le 71ᵉ et le 77ᵉ degré de longitude à l'ouest du méridien de Paris, a 160 lieues de longueur de l'est à l'ouest, sur une largueur moyenne de trente lieues du nord au midi. Son circuit est de 350 lieues, et de 600 lieues en faisant le tour des anses. Elle

est coupée dans sa longueur par une chaîne de montagnes très-escarpées, très-élevées d'où se détachent latéralement, en divers sens, d'autres mornes au bas desquels se trouvent ces délicieuses plaines couvertes des produits de la végétation la plus riche, qui forme de cette île la plus belle colonie du Nouveau-Monde.

De ces montagnes et de ces mornes descendent plusieurs rivières et ruisseaux; ils forment dans les pluies abondantes des torrens qui entraînent vers la mer et sur les esters des terres et des substances de diverse nature. Les esters sont des rivages de niveau avec la mer basse, et qu'elle couvre dans le flux. Une moitié, pour ainsi dire, de l'île de Saint-Domingue consiste en esters. Ce sont des plages marécageuses couvertes de mangles, demeure d'une prodigieuse quantité d'insectes, de maringouins, de moustiques et de crustacées, dont les décompositions exhalent avec les détritus des végétaux, des myriades d'émanations délétères, sources inépuisables des maladies de mauvaise nature, si communes dans les Colonies.

Température, brises, pluies, saisons.

La température de Saint-Domingue mérite de fixer l'attention de l'observateur. A ne juger cette île que par sa situation dans la zone torride, on pourrait croire que la chaleur y doit être insupporta-

ble pendant les six mois que passe le soleil entre l'équateur et le tropique du cancer; mais des vents que l'on appelle brises viennent régulièrement chaque jour rafraîchir l'atmosphère. L'un est la brise du large ; il commence à se faire sentir vers les 9 à 10 heures du matin, croît en force à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon, décroît à mesure qu'il s'éloigne du méridien, et tombe à son coucher. La brise de terre lui succède et dure jusqu'au lendemain. Ces deux vents réguliers sont interrompus en hiver par les vents de nord, qui sont pluvieux; en été, par les vents de sud, très-orageux.

Les pluies contribuent aussi à tempérer la chaleur; elles augmentent en fréquence et en force à mesure que le soleil avance vers le zénith. A l'équinoxe d'automne, les orages sont terribles, sur-tout dans les départemens du sud et de l'ouest. Au mois d'octobre, les orages cessent, des pluies d'une autre espèce commencent; ce ne sont plus ces déluges qui forment par-tout des torrens si redoutables; ce sont des pluies fines, fraîches, semblables à celles de France, dont elles prennent le nom; mais ces pluies ne favorisent que certains quartiers, et ne reviennent pas chaque année aux mêmes lieux.

La variété du climat de cette île est telle, que les habitans des diverses parties ne conviennent pas encore entre eux de ce qu'ils doivent appeler

hiver ou été. Ainsi, dans les départemens de l'Ouest, du Sud et de l'Inganno, on appelle hiver le temps des orages, depuis avril jusqu'en novembre, de germinal à brumaire; on n'y connaît ni printemps ni automne. Dans les départemens du Nord et de Samana, l'hiver commence en frimaire et finit en germinal. C'est alors que se font sentir les vents de nord, appelés les nords; ils sont accompagnés d'un temps nébuleux, pluvieux, durent trois à quatre jours de suite, et reviennent deux à trois fois le mois; alors les nuits et les matinées sont fraîches et même un peu froides; les plantes végètent peu, quoique ce soit le temps des pluies: le printemps naît, se continue jusqu'à la fin de prairial; c'est le moment où toutes les richesses de la nature se déploient; les végétaux sont parés de fleurs, beaucoup d'arbres sont chargés de fleurs et de fruits, l'air est embaumé de toute part. Messidor arrive et amène avec lui les chaleurs dévorantes, les sécheresses accablantes, les vents de sud étouffans. C'est l'été de la zone torride, il dure jusqu'en vendémiaire, temps des orages, saison de l'automne qui se termine en frimaire.

Le thermomètre de Réaumur, indique de 20 à 25 degrés de brumaire à ventose; de 25 à 30, de ventose à floréal; de 30 à 35, de prairial à vendémiaire; je l'ai vu à 37 et 38, le 22 prairial, au Cap-Français.

Le baromètre se tient ordinairement entre

28 pouces 2 lignes $\frac{1}{3}$, et 28 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$.

La chaleur est toujours plus forte dans la plaine; elle diminue à mesure que l'on s'élève dans les mornes; et cette différence de température est tellement sensible, que l'on est quelquefois obligé de changer de vêtemens et de se couvrir avec soin, lorsque l'on arrive dans une habitation très-élevée au-dessus du niveau de la mer. La fraîcheur que l'on y éprouve le soir et le matin est semblable à celle des matinées ou des belles soirées du printemps, ou même quelquefois de l'automne en France. Cette variation subite et très-fréquente de température rend, en cette Colonie, les affections catharrales très-ordinaires.

Terroirs, carrières, rivières, eaux, sources d'eaux minérales.

Le terroir de cette île est d'une diversité remarquable, propre à presque toutes les cultures. On y reconnaît des terrains calcaires, argileux, marneux, schisteux, sablonneux. La moitié de l'île est en montagnes, dont la plupart peuvent se cultiver jusqu'à leurs sommets. Il y en a de stériles très-escarpées, d'une hauteur extraordinaire; leurs gorges, dont le terrain est plus humide par la chûte habituelle des torrens, se couvrent de bananiers, de palmiers, de *mimosa* de toute espèce; d'autres montagnes, également arides, bordent les côtes, et semblent n'être placées là

parla nature que pour servir de digues aux fureurs de la mer. Au pied de ces montagnes se voient des rochers effrayans par leurs masses, s'élevant à pic, et formant ce que l'on appelle les côtes de fer; telle est la côte qui s'étend depuis le fort Picolet au Cap jusqu'au port de l'Acul; telle est encore la bande du nord de l'île de la Tortue.[1]

Quelque lieu que l'on creuse dans la plaine, une profondeur de six ou huit décimètres présente le tuf, ou l'argile ou le sable; la terre végétale y a très-peu d'épaisseur, et c'est un objet digne des méditations du physicien et du naturaliste, que de voir cette terre, si peu profonde, porter et soutenir les arbres les plus élevés, les plus gros, les plus forts, dont les forêts puissent s'embellir: leurs racines ne plongent jamais à plus de six décimètres, (2 pieds)

---

[1] La plupart des côtes des départemens du Nord et de l'Ouest sont des collines calcaires, formées par des masses énormes de madrépores, souvent cellulaires. Les habitans les nomment Roches à Ravet, du nom de l'insecte *blatta americana, Linn.*, aussi commun qu'incommode, qui se réfugie dans ces madrépores. Ces roches calcaires sont coupées de manière à faire quelquefois sept à huit gradins horizontaux, de trois à quatre cents mètres de largeur, depuis le bord de la mer jusqu'au sommet le plus élevé. Cette disposition très-singulière est frappante aux environs du morne Saint-Nicolas et auprès du fort Dauphin.

mais elles s'étendent en surface; leur direction quitte la perpendiculaire et devient horizontale en proportion du poids qu'elles ont à soutenir. C'est ainsi que le figuier sauvage pousse ses racines à plus de 24 mètres de distance du tronc, tandis que les palmiers, dont les racines sont très-courtes, les ont en nombre immense. Cette disposition singulière de la terre végétale paraît provenir de ce que les pluies ne peuvent jamais, pour ainsi dire, qu'effleurer la surface du sol.

On y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étain et d'aimant; du cristal de roche, du soufre, du charbon de terre, etc., des carrières de marbre, de schiste, de marne, dans lesquelles on rencontre beaucoup de silex; des produits volcaniques, des stalactites dans des cavernes. Le morne, dit Bonnet à l'Évêque, situé dans la paroisse de la Plaine du Nord, près le canton du Grand Boucan, ne présente dans son intérieur qu'excavations, précipices et cavernes, où d'immenses stalactites et stalagmites annonçent le long et continuel ouvrage de la nature.

L'île de Saint-Domingue a un grand nombre de rivières; mais il faut convenir que la plupart d'entre elles ne sont que des torrens et des ruisseaux, et qu'on n'en trouve pas une seule navigable à trois ou quatre lieues de son embouchure. Les plus belles de ces rivières sont, l'Ozama, dont l'embouchure forme le port de Santo-

Domingo, la Neyva, l'Usaque ou rivière de Monte-Christo, l'Artibonite.

Les eaux des rivières y sont en général bonnes et saines, mais vives et fraîches; celles qui avoisinent les bords de la mer sont saumâtres et limoneuses; elles deviennent meilleures à mesure que leurs sources approchent des mornes; le plus grand nombre d'entre elles contient plus ou moins de sulfate calcaire ou chaux sulfatée.

Il y a dans l'île un grand nombre de sources d'eaux minérales; deux seulement ont été soumises à des épreuves nécessaires pour les faire connaître: toutes deux sont thermales sulfureuses.

Les premières de ces sources sont celles de Boynes à deux lieues du Port à Piment, à 30 lieues du Cap-Français et à 14 lieues des Gonaïves. Ces eaux minérales peuvent être utilement ordonnées dans tous les cas où celles de Baréges le sont en France. Elles seront particulièrement utiles dans les affections rhumatismales chroniques, les maladies cutanées, les anciens ulcères à la suite des plaies d'armes à feu, les paralysies complètes ou incomplètes, etc. beaucoup de militaires blessés ou rhumatisans, que l'on serait obligé de faire repasser en Europe, pourront être guéris et conservés dans la Colonie.

L'analyse de ces eaux a été faite plusieurs fois; le médecin Dazille, qui a donné un travail in-

téressant sur les maladies des nègres, et sur celles de Saint-Domingue, s'en est occupé d'une manière particulière, et avec tous les détails que la situation où il se trouvait a pu lui permettre.

Les secondes sources d'eaux minérales appartiennent également aux eaux sulfureuses. Elles sont situées dans le département de l'ouest, quartier de Mirebalais, sur les confins de celui de l'Artibonite. M. Desportes, à qui l'on doit une histoire si fidelle des maladies de Saint-Domingue, et dont l'ouvrage m'a fourni plusieurs des détails que j'ai consignés dans mon travail, a fait l'épreuve de ces eaux.

L'île de Saint-Domingue est aujourd'hui partagée en cinq départemens; ceux du Nord, de l'Ouest et du Sud, formant les anciennes possessions françaises; ceux de Samana ou du Nord-Est, et de l'Inganno ou du Sud-Est, formant les anciennes possessions espagnoles.

Quelques observations sur la botanique de cette Colonie.

Il n'est pas de mon sujet de pousser plus loin ces détails de topographie médicale; ce que j'en ai dit suffit pour conduire aux résultats suivans: je me permettrai seulement d'ajouter un mot sur les brillans produits de la végétation dans cette Colonie; je ne parle pas de ceux que la cul-

ture met à profit pour l'avantage du commerce, le sucre, le café, le coton et l'indigo, ces objets sont assez connus; je ne veux que fixer un instant mes souvenirs sur les richesses spontanées que la nature dispense avec tant de profusion dans ces climats.

Les courts loisirs que me laissait mon service au Cap Français étaient entièrement consacrés à des excursions botaniques. Le citoyen Tussac, amateur très-distingué, avait eu la complaisance de me fournir tous les renseignemens qui pouvaient m'être nécessaires. Il avait fait avec moi plusieurs promenades, qui m'avaient été d'une utilité extrême : il m'avait offert un appartement dans une de ses habitations, située derrière la ville, sur un morne assez élevé. Une route à demi sauvage y conduisait; elle était couverte d'arbres, d'arbustes, de plantes, objets entièrement nouveaux pour moi. Là, tous les légumes de l'Europe, tous les légumes de l'Amérique étaient cultivés par ses mains, dans ses jardins. Tous les végetaux de la Colonie étaient réunis, par ses soins, dans ses bois, et sur ses coteaux. Au bas de sa maison de campagne, une route déserte, s'élevant entre deux montagnes dans une gorge, connue sous le nom de Gorge de la Providence, conduisait, par des sentiers tortueux et difficiles, à quelques massifs de forêts, aussi

anciennes que le monde, descendait le long d'une ravine tapissée des belles fougères et des longues scolopendres d'Amérique, traversait les ruisseaux sur des ponts de rochers couverts de mousses et de lichens, croisait le chemin frayé qui conduit au Port Français, et se terminait par des savanes, ou des prairies émaillées de fleurs, à une habitation incendiée, située sur le bord de la mer, dans l'anse à Piment, derrière le morne Picolet. Cette maison, à une demi-lieue du Cap, était le terme ordinaire de mes courses. Je ne rendrai pas compte des sensations que j'éprouvais dans ces promenades solitaires, que je faisais seul avec mon fils, un *Systema naturae Linnaei* à la main; je foulais sous mes pas, dans ces savanes, le *cleome pentaphylla*, le *lepidium virginicum*, le *bunias cakile*, le *turnera pumicea*, *cystoides*, l'*ocymum americanum*. Je rencontrais, sur les bords de la mer, les grands raisiniers *coccoloba uvifera, Linn.* croissant entre les rochers, laissant échapper des aisselles de leurs feuilles larges, arrondies, épaisses, coriaces, de belles panicules pyramidales d'un grand nombre de fleurs, petites, blanchâtres et d'une odeur très-douce. A mesure que la route s'élevait sur les coteaux, elle me présentait des acacias de toute espèce et de toute taille; la modeste sensitive, *mimosa sensitiva*, *pudica*,

Linn., cachée sous le gazon, entre les *sida*, les *dianthera*, les *ruellia*; l'acacia Farnèse, *mimosa farnesiana*, *Linn.*, formant des buissons charmans par la finesse de ses feuilles et le parfum de ses petites fleurs jaunes, disposées en boules. Aux mêmes lieux s'élevaient majestueusement les acacias à fruits sucrés, *mimosa inga*, *Linn.*, dont les fruits donnent une pulpe spongieuse si blanche et si douce; les acacias, plus beaux encore, à fleurs monadelphes fasciculées, *mimosa lebbeck*, *Linn.*, dont les longues gousses desséchées et froissées par les vents rappelaient à l'esprit et à l'oreille le *sylvamque sonantem* de Virgile. En approchant des habitations, les orangers se multipliaient, ainsi que les goyaviers, les citronniers, le bois de Campêche, *haematoxylum campechianum*, *Linn.*; le bresillet, *caesalpinia crista*, *Linn.*; l'élégant troêne d'Amérique, *volkameria aculeata*, *Linn*; le joli *melia azedarach*, *Linn.*; les belles poincillades, *poinciana pulcherrima*, *Linn.*, aux superbes épis de fleurs à pétales, jaunes sur les bords, pourpres dans leur milieu, environnant dix étamines d'un rouge brillant. Tels étaient les charmans arbustes qui formaient, autour des habitations et des carreaux de cannes à sucre, des haies vives du plus bel effet.

Si je m'enfonçais dans des lieux plus déserts,

au milieu des bois, les lianes de toutes les familles; *convolvulus, dolichos, granadilla, raiania, paulinia, bignonia, seriania, Linn.*, formaient par leurs entrelacemens et leurs contours multipliés, le long et autour des troncs et des branches des arbres les plus élevés, par leurs longs pétioles, leurs vrilles pendantes, leurs feuilles armées d'épines, leurs fleurs de toutes formes et de toutes couleurs, des berceaux et des voûtes admirables. Sous les lianes, je considérais avec le plus grand étonnement ces figuiers immenses, *ficus indica, Lin.*, leurs racines grosses, fibreuses, traçantes à la surface de la terre, saillant ensuite, et se relevant à une hauteur telle que ces arbres paraissaient portés sur des arcs-boutans énormes; leurs branches poussaient de distance en distance des rameaux droits, sans feuilles, descendant verticalement de quatre-vingts pieds de hauteur, gagnant la terre, pénétrant son sein, y formant des racines nouvelles, propres à la production de nouveaux arbres, marcottes dont la nature a donné le secret à l'art des jardins.

Plus loin, j'élevais les yeux vers le gui de l'Amérique, *titlandsia usneoides, Linn.*, touffes longues, épaisses et chevelues, suspendues en groupes aux rameaux des arbres, flottant au gré des vents, présentant de jolies petites li-

liacées environnées de filamens entortillés et subdivisés à l'infini.

Si je gravissais les mornes, je trouvais leurs penchans couverts de *cactus*, de cierges, *d'opuntia*, d'aloès de toute espèce. Je reconnaissais de très-loin, à leurs formes singulières, les *cecropia peltata*, *Linn.*, bois trompettes, les *lactescentes* en si grand nombre, telles que les euphorbes, les apocins, les *tabernæ montana*, les *rauvolfia*, *Linn.*, etc. ces arbres hauts et droits, à troncs nus, blanchâtres, noueux de distance en distance, creux entre les nœuds, jetant çà et là vers leurs sommets de longues branches blanchâtres et nues comme leurs troncs, aux extrémités desquelles croissaient des bouquets de feuilles larges, palmées ou lasciniées, vertes en dessus, blanches à leur surface inférieure. Au bas de ces mornes, je m'arrêtais à reconnaître la structure et les dimensions du fromager, *bombax ceiba*, *Linn.*, le plus grand et le plus gros arbre des Antilles; ses racines énormes, s'élevant en grand nombre à six ou huit pieds de terre, forment des appuis en voûte tout autour de la tige ; le tronc nu et vertical présente vers le milieu de sa hauteur un renflement considérable, et tout à fait extrordinaire; son écorce grise et sèche est armée de gros aiguillons, forts, ligneux, droits, faciles à détacher; son bois blanc forme un tissu

de contexture tendre, facile à couper; poreuse comme le liége; ses fruits contiennent des semences environnées d'un duvet ou coton gris de perle, d'une finesse extrême, soyeux au toucher, mais d'une fragilité si grande, qu'il paraît impossible à l'art de le filer ou de le carder. De grandes bananeries, prolongées dans les gorges des mornes, étaient parsemées çà et là de palmiers de tous les genres, les cycas, les cocos, les dattiers, les choux palmistes, les élatés, les zamias.

Lorsque mes courses au dehors m'étaient interdites par mon service, les jardins de l'hôpital des Pères, de la Providence, et de quelques habitations voisines de la ville, me fournissaient de nouveaux sujets d'admiration. Une foule d'arbres étrangers plus intéressans les uns que les autres s'offraient à mes observations. J'y trouvais le superbe *adansonia* d'Égypte, le premier des arbres connus par leurs énormes dimensions, le *pandanus odoratissimus, Linn.*, des îles de la Société, l'*artocarpus rima, Linn.*, ou fruit à pain d'Otaïti; le pommier d'acajou, *cassuvium, Linn.*, l'acajou qui fournit des meubles si beaux, *swietenia mahogani, Linn.*, *l'agave americana, Linn.*, cette superbe liliacée dont la tige pyramidale s'élève à plus de trente pieds de hauteur, et avec tant de rapidité que l'œil en peut suivre l'accroissement; le badamier des Moluques, *termi-*

nalia catappa, Linn.; la pomme rose, *eugenia malacensis, Linn.*, dont le fruit a tout le parfum de cette fleur, le rocou, *bixa orellana, Linn.*, dont les graines sont enduites d'une substance visqueuse, qui fournit une matière colorante rouge si vive; le brillant frangipanier à fleurs si belles et si suaves, *plumeria, Linn.*, *l'epidendrum vanilla, Linn.*, la vanille dont l'amande ajoute tant de qualités et de prix à celle du cacaoyer; le papayer, *carica, Linn.*, qui laisse écouler un suc lactescent glutineux, semblable à celui du figuier d'Europe, lequel a la réputation d'être un bon vermifuge. On vient d'en recevoir en France de l'île de Bourbon, et les expériences ont été commandées pour l'épreuve et l'application de ce médicament.

Le citoyen Tussac m'avait fait connaître, en parcourant les environs de son habitation, une des plus singulières productions de la nature, l'arbre connu sous le nom de *guilandina moringa, Linn.*, le *ben oléifère*, de la décandrie monogynie, et de la famille des légumineuses; sa hauteur est de douze à quinze pieds; ses fleurs exhalent vers le soir une odeur extrêmement agréable; son fruit, qui est une noix, contient une amande qui fournit, par expression, l'huile de ben, huile inodore, qui ne se rancit point, et qui sert

à retenir et à conserver l'arôme des fleurs dont on l'imprègne, huile presque toujours falsifiée en Europe; sa racine, enfin, semble appartenir à la plante plutôt qu'à l'arbre; sa substance est plus charnue que ligneuse; elle est tout à fait semblable à celle du raifort par la consistance, la forme, le goût âcre et piquant, les propriétés anti-scorbutiques.

Telles sont les productions végétales, spontanées ou cultivées que j'ai pu me rappeler; plusieurs autres ont échappé à ma mémoire : je n'ai à regretter que de n'avoir pu consacrer plus de temps à cette aimable étude; je n'ai indiqué ici que ce qui m'a le plus frappé.

Etat de l'atmosphère ; son influence dans les Colonies.

La topographie médicale de l'île de Saint-Domingue, la série des observations météorologiques qui y ont été faites, les annales des constitutions médicales qui s'y succèdent, tout prouve que sa température habituelle est à la fois très-chaude et très-humide, ce qui s'explique facilement; très-chaude, parce que l'action des rayons du soleil s'y exerce, pendant toute l'année, dans une direction presque verticale; très-humide, parce que, les fonds marécageux s'y rencontrant presque par-tout sous les plaines littorales, l'atmos-

phère y est continuellement sursaturée de molécules aqueuses en évaporation, lesquelles tendent à se réunir et à se précipiter à l'instant où le calorique les abandonne ; ce qui a lieu après le coucher du soleil. Or, le propre de cette température est d'être ce qu'on appelle vulgairement pourrissante. En effet, les insectes se multiplient prodigieusement à Saint-Domingue ; les substances métalliques s'y oxident en un instant ; les viandes s'y gâtent d'un quart-d'heure à l'autre ; les corps organisés, souffrans et malades, y sont frappés dans les sources même de la sensibilité et de l'irritabilité ; le solide vivant s'y abandonne à une prostration singulière, et, par un effet nécessaire de ce défaut de réaction vitale, les humeurs animales y contractent un genre d'altération qui les fait marcher à grands pas vers la décomposition. Cette constitution a été regardée, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, comme la plus propre à la production et au développement des fièvres putrides, malignes, des maladies contagieuses et pestilentielles. De ces principes découlent des effets désastreux. Les maladies aiguës des troupes à Saint-Domingue ont le plus souvent un cours précipité, irrégulier, plein d'anomalies. Les pouvoirs de la nature y sont sans force, les crises difficiles, lentes, imparfaites, incertaines ; le retardement dans l'administration

des remèdes est une occasion perdue qui ne se retrouve plus ; les erreurs du malade, du médecin ou de la nature, y coûtent souvent la vie. D'un autre côté, les maladies chroniques y sont longues, rebelles ; elles y ont une terminaison funeste ; elles appellent les secours d'une médecine active, et la médecine active y est toujours contre-indiquée par l'irritation, compagne inséparable des maladies de toute espèce sous la zone torride.

Il faut cependant reconnaître, et l'expérience journalière le prouve, que, relativement à la situation des lieux, toutes les maladies ont en général un caractère plus grave dans les villes que dans les plaines, à moins que celles-ci ne soient marécageuses, et dans les plaines que dans les mornes, lieux où la nature paraît exercer des droits mieux prononcés.

Maladies annuelles au Cap.

Les maladies suivent à Saint-Domingue l'ordre des saisons ; dans les mois chauds de floréal à brumaire, les troupes auront à craindre les fièvres intermittentes simples, les intermittentes pernicieuses, sur-tout les doubles tierces, les rémittentes bilieuses, putrides, malignes, le *cholera morbus*, les coliques bilieuses, les dyssenteries, le ténesme, la fièvre jaune.

Dans les mois d'hiver, de brumaire à floréal, les troupes seront sujettes aux rhumes, aux fluxions catharrales sur les yeux, le nez, la gorge, la poitrine; aux douleurs des articulations et du systême musculaire, connues sous le nom de rhumatismes aigus ou chroniques.

Les maladies aiguës de l'été sont d'autant plus redoutables à Saint-Domingue qu'elles paraissent quelquefois moins dangereuses au premier aspect; on serait alors tenté de les prendre, dans leur invasion, pour de simples embarras gastriques, pour une irritation de nulle conséquence. Un homme a un fort accès de fièvre, elle tombe, les douleurs cessent, le calme succède, le malade se lève, il s'entretient familièrement avec ses amis. Le médecin le fixe, reconnaît dans le teint, les yeux, les traits, une altération particulière, qui annonce une inflammation viscérale profonde, et menace d'un état grangréneux prochain; si à ce caractère facial vient se joindre la prostration du systême des forces, la gangrène a déjà succédé à l'inflammation, la mort va frapper sa victime au sein d'une sécurité apparente.

Conseils thérapeutiques généraux.

Une grande chaleur, une irritation continuelle, la dureté du pouls accompagnent toutes les maladies aiguës de Saint-Domingue; leur caractère

est le plus souvent bilieux ; il est donc prudent de s'abstenir de l'émétique, ou au moins de ne le faire prendre qu'à doses très-réfractées et divisées dans une certaine quantité d'eau, dans l'eau de casse, la limonade légère, une boisson émulsionnée, simple ou anodine.

Evitez de purger fortement, sur-tout les gens replets ; préférez toujours les minoratifs, les purgatifs en grand lavage ; vous en apprécierez mieux l'action, vous n'en craindrez pas les suites.

Les années sèches sont dangereuses aux étrangers ; ils doivent se prémunir contre cette température redoutable : il semble que les remèdes les mieux indiqués ne produisent alors que de l'irritation et de l'ardeur. Dans les saisons pluvieuses, les purgatifs agissent plus facilement et à petite dose.

Dans les fièvres dites putrides, toute parotide qui n'est pas critique ne doit pas être ouverte ; il vaut mieux en tenter la résolution, qui s'opère par un flux diarrhoïque ; si la parotide est critique, il convient d'en faire promptement l'ouverture, et d'en activer la suppuration.

Les bains, les demi-bains, les lavemens, les fomentations émollientes et huileuses sur le bas-ventre, les laxatifs, sont pour ainsi dire spécifiques dans les maladies aiguës de Saint-Domingue.

Le ténesme, maladie toujours inquiétante aux

Colonies, est presque toujours le produit de l'échauffement ; il se traite avec succès par les boissons rafraîchissantes légères, les minoratifs, les muqueux ; il faut observer que, dans ces cas, les lavemens trop répétés fatiguent l'intestin rectum ; préférez les demi-lavemens, les vapeurs émollientes, reçues par le fondement. Si le ténesme devient chronique, il change de nature et appelle les toniques alternés avec les opiatiques.

Quelque avantageuse que puisse être l'administration du quinquina dans les fièvres intermittentes simples ou insidieuses, dans les rémittentes, nerveuses ou malignes, dans tous les cas où la prostration des forces semble l'exiger, ne le prescrivez jamais tant qu'il existe sécheresse, chaleur brûlante à la peau, soif, douleur vive, langue aride, dyspnée, difficulté d'uriner, urines rouges, âcres, brûlantes, constipation, tension du bas-ventre, élévation ou dureté des hypocondres, tant que la fièvre n'est pas décidément rémittente, c'est-à-dire que les retours des redoublemens ne sont pas très-marqués et très-évidemment périodiques. Dans toutes ces circonstances, le quinquina ne peut être employé comme fébrifuge ; et, pour en faire usage en qualité d'excitant, il faut toute la prudence et toute la sagacité d'un praticien consommé dans le traitement des maladies des Antilles. J'insiste, à cet égard, parce

que plusieurs auteurs très-recommandables ont émis, sur ce point de doctrine, des opinions favorables à l'administration du quinquina en grandes doses; opinions qui pourraient induire en erreur les médecins qui commencent à pratiquer dans ces régions.

Les évacuations du bas-ventre sont indispensables dans le traitement des maladies aiguës de Saint-Domingue : il semble que l'organe gastrique et le systême sécréteur de la bile soient les foyers habituels des principes morbifiques.

Les fonctions de la digestion sont toujours les premières qui se dérangent chez les nouveaux débarqués, même sans qu'ils soient malades. La différence des alimens, beaucoup moins savoureux, moins substantiels en Amérique, l'abondance de la sueur, qui tend toujours sympathiquement à resserrer le ventre, comme l'a observé Hippocrate, *cutis laxitas, alvi densitas;* voilà les causes prédisposantes à toutes les maladies de ces climats.

L'excitement continuel de la peau par l'action des rayons solaires, la grande facilité d'absorption par cet organe abreuvé et relâché par les sueurs excessives, expliquent pourquoi les maladies cutanées, sur-tout les affections dartreuses, sont si fréquentes, si contagieuses, si difficiles à guérir à Saint-Domingue. Il faut se défier de tous

les remèdes vantés dans le pays ; ce sont, pour la plupart, des répercussifs. Les bains, les tisanes dépuratives, les bouillons anti-scorbutiques, les purgatifs répétés, le lait long-temps continué, tel est le traitement méthodique, seul convenable. Il doit être prolongé en raison de l'ancienneté, de la résistance, de la complication de la maladie : on peut alors attaquer le vice de la peau par des remèdes externes, émolliens, résolutifs, discussifs, anti-psoriques, les lotions ou autres préparations mercurielles, etc.

Substitution des médicamens indigènes aux exotiques.

Le médecin doit toujours s'occuper, à Saint-Domingue, de la substitution des médicamens indigènes aux exotiques, ceux-ci parvenant fort rarement ou fort difficilement à la Colonie, dans les temps de guerre sur-tout. Il est donc important qu'il connaisse assez la botanique usuelle pour être en état de faire des substitutions bien entendues.

C'est ainsi qu'il pourra composer :

La tisane commune, avec les tiges et les feuilles de la réglisse du pays, *abrus precatorius, Linn.* et la racine de maïs, *zea mahis, Linn.*

Les boissons rafraîchissantes ou tempérantes, avec la chicorée blanche du pays, *lactuca canadensis, Linn.*; les épinards sauvages du pays, *amaranthus oleraceus, Linn.*; le laman, qui est un *solanum, Linn.*

Les boissons rafraîchissantes légèrement acidules avec toutes les parties de l'alleluia, *oxalis acetosella, Linn*; l'oseille de Guinée, *hibiscus sabdarifera, Linn.*

La limonade, en faisant bouillir quelques citrons coupés par tranches, ou une orange amère dans l'eau commune, et y ajoutant suffisante quantité de sucre; c'est la boisson la plus convenable dans les fièvres bilieuses, pourvu que l'estomac la puisse supporter. Il convient que l'acide citrique y soit peu sensible et porté à l'état savonneux par le mélange du sucre. On la rend vineuse par l'addition d'un sixième de vin; elle est alors mieux reçue par l'estomac.

Les tisanes pectorales et adoucissantes, avec toutes les malvacées si communes à Saint-Domingue; les *gombos, hibiscus esculentus, Linn.*; les guimauves, *althaea, Linn.*; les abutilons, *sida, Linn.*

Les bouillons et apozèmes apéritifs, avec la chicorée sauvage, la racine de patience, le cresson de Savane, *lepidium iberis, Linn.*

On rendra toutes ces boissons laxatives par l'addition de la casse ou des tamarins.

On les rendra purgatives avec la liane à Bauduit, *convolvulus scammonia, Linn.*, ou le médicinier, l'*iatropha carcas, Linn.*; mais en général il faut craindre tous ces purgatifs du pays, qui ne sont que des résineux drastiques, si l'on en excepte l'huile de *palma christi*, purgatif très-recommandé, mais sur l'usage duquel j'appelle encore la plus grande circonspection : l'huile, dans les pays chauds, tend à une rancidité très-prompte. Son usage, prolongé même dans sa pureté, énerve les forces digestives; c'est un poison dans l'état fébrile.

La verveine à fleurs bleues, *verbena jamaïcensis, Linn.*, le manioc fraîchement râpé, l'*iatropha manihot, Linn.*, les deux absinthes du pays, *parthenium hysterophorus* et *ambrosia artemisifolia, Linn.*, employés en cataplasmes, fourniront d'excellens résolutifs.

Les deux dernières plantes sont des amers dont l'usage intérieur ne peut qu'être avantageux en infusion, lorsque les circonstances l'ordonnent.

Les cataplasmes maturatifs se composent avec la mantègue et les oignons de lis du pays, *pancratium caribaeum, Linn.*, ou la feuille de raquette, *cactus opuntia, Linn.*, ou celle de la raquette à chenilles, *cactus cochellini-*

fera, Linn., plus facile à manier parce qu'elle est sans épines.

Les plaies récentes se pansent heureusement avec le suc de karatas, *bromelia karatas, Linn.*

Des bains de guildive ont souvent opéré des miracles dans les paralysies et les affections rhumatismales chroniques. Le savon noir et le tafia réunis forment un liniment avantageux dans les mêmes circonstances.

Les fumigations de graines de coton, *gossipium herbaceum arboreum, Linn.*, présentent un fondant d'une efficacité éprouvée dans les tumeurs blanches indolentes.

La feuille tendre du bananier, *musa paradisiaca, Linn.*, et celle de la liane molle, *cyssus sicioides, Linn.*, sont des moyens précieux pour le pansement des vésicatoires.

Les bols toniques se composent sur-le-champ avec la limaille de fer, l'écorce de citronnier en poudre, *citrus, Linn.*, et un sirop simple.

Les bols et opiats fébrifuges peuvent se faire avec les écorces fines de citron et d'orange, les fleurs desséchées de la poincillade, *poinciana pulcherrima, Linn.*, et le quinquina du pays, *cinchona caribaea. Linn.*

L'infusion théiforme de café, *coffea arabica, Linn.*, est un tonique très-recommandable.

La graine de sapotille, *achras sapata, Lin.*, celle du gigeri ou ooli, *sesamum orientale, Linn.*, et la racine d'herbe à collet, *piper peltatum, Linn*, sont des diurétiques puissans.

Le duvet du pois à gratter, *dolichos pruriens, Linn.*, est un très-bon anthelmentique; mais il faut adoucir l'action mécanique irritante de ce duvet en l'écrasant, le mêlant ensuite à un sirop simple, ou le prescrivant dans la bouillie de farine de maïs.

Les feuilles du ricin, *ricinus palma christi, Linn.*, trempées dans le vinaigre froid, et appliquées sur le front et la tête, sont des réfrigérans avantageux dans les douleurs de tête occasionnées par l'action solaire ou par toute autre détermination trop vive du sang vers l'organe cérébral; on remarque qu'elles excitent une transpiration très-abondante de la partie sur laquelle elles sont appliquées.

Il est important de connaître les propriétés du végétal peut-être le plus commun du pays; l'herbe à blé, *saccharum vulnerarium, Tussac.*[1]

---

[1] La phrase de cette plante est du citoyen Tussac, dont j'ai déjà parlé, qui m'a fourni la plupart des renseignemens et des indications ci-dessus référées.

C'est un vulnéraire et un détersif excellent; on accorde les mêmes vertus au thé de Saint-Domingue, *capraria biforia, Linn.*, et à l'herbe à plomb. *lantana camara. Linn.*

Enfin lorsque les circonstances sont telles que les malades, dans les hôpitaux, sont privés de matelas d'Europe, on leur en prépare sur-le-champ avec une espèce de gui du pays, connu sous le nom de barbe espagnole, caragate, *tittlandsia, Linn.;* cette plante battue forme une sorte de crin végétal élastique, sur laquelle les malades sont doucement et fraîchement couchés. Les États-Unis en font depuis long-temps usage.

Tous ces détails prouvent combien la botanique usuelle de Saint-Domingue peut devenir utile au praticien, et combien il lui importe de cultiver cette branche si intéressante de l'histoire naturelle.

Je reviens à mon sujet: les deux hôpitaux du Cap, une fois établis, les officiers de santé en

---

C'est avec cet homme, recommandable par ses connaissances en histoire naturelle autant que par sa bienveillance et son aménité sociale, que j'ai parcouru les environs de cette ville, et que j'en ai reconnu les productions végétales, si belles, si brillantes, celles au moins que nous ont présentées les mois ventose, germinal, floréal et prairial. Je me plais à consigner ici l'hommage de ma reconnaissance.

chef de l'armée s'occupèrent du soin important d'organiser le service général ; et je puis dire ici, avec vèrité, que le zèle et les talens de la plupart de nos collaborateurs nous secondèrent d'une manière puissante. C'étaient en effet des officiers de santé des armées, accoutumés depuis dix ans à ce service pénible, difficile, dangereux, mal récompensé, trop méconnu.

Maladies de l'armée à son arrivée au Cap.

Les maladies qui affligèrent l'armée dans son premier séjour au Cap furent en général des fièvres doubles tierces, des diarrhées bilieuses, des dyssenteries. Ces dernières affections plus ou moins graves avaient pour cause : 1° l'action d'une chaleur vive sur des individus qui n'y étaient pas accoutumés ; 2° les imprudences auxquelles s'abandonnaient les troupes. Fatiguées à l'excès par l'usage d'alimens âcres et salés pendant une traversée de deux mois, elles étaient sans doute, en arrivant dans la colonie, appelées par la nature à l'usage des végétaux frais; mais elles ne connaissaient à cet égard aucune modération. On voyait les soldats se jeter avec avidité et indistinctement sur tous les fruits qu'ils rencontraient, sans en attendre la maturité, et souvent sans en connaître l'espèce. Le corossolier épineux, *anona muricata, Linn.*, répandu comme tous les vé-

gétaux de l'île avec une profusion qui fait le plus magnifique des spectacles, offrait dans ses fruits une crème épaisse, blanche, aigrelette, d'un goût agréable, qui pouvait même, par son usage modéré, guérir les diarrhées et les coliques bilieuses commençantes, tandis que son excès convertissait les indispositions légères en maladies graves; le bananier commun, *musa paradisiaca, Linn.*, et le figuier bananier, qui n'en diffère que par la couleur de sa tige parsemée de taches noires, et par la forme et la qualité de ses fruits, présentaient à nos soldats un aliment agréable au goût, très-nourrissant, et propre à subir un grand nombre de transformations flatteuses dans ses préparations culinaires: on les voyait revenir de leurs excursions dans les mornes, où ils avoient poursuivi les noirs fugitifs, riches de la dépouille des campagnes voisines, portant sur un bâton des superbes grappes ou régimes de bananes, attachées et serrées l'une contre l'autre au nombre de douze à quinze, et pesant quatre, six à huit livres, les poches pleines de citrons et d'oranges amères. L'usage immodéré de ces fruits, des limonades qu'ils en composaient, des vins de mauvaise qualité, des liqueurs spiritueuses, fatiguait bientôt les facultés digestives, et leur faisait payer bien cher le plaisir d'un moment.

Campagne du mois ventose.

Ce fut à cette époque, le 28 pluviose, que le gros de l'armée se mit en marche pour aller combattre les noirs insurgés. D'autres que moi peindront dignement cette mémorable campagne du mois de ventose, la plus difficile, la plus sanglante peut-être que les défenseurs de la patrie aient faite dans toute la guerre de la révolution. Ils admireront et la sagesse du plan de cette campagne, conçu par le général en chef, et la rapidité extraordinaire de son exécution; moi, je rends hommage au bienfaiteur de l'humanité, au sauveur de ses compagnons d'armes, qui voulut que cette guerre fût terminée avant que la saison des chaleurs vînt exercer ses ravages.

D'autres expliqueront comment le foyer de la guerre fut établi dans l'intérieur de l'île, loin des villes et des postes fortifiés, tantôt sur le penchant ou sur le sommet des mornes, dont l'aspérité n'a pas même dans les Alpes de site qui puisse leur être comparé, tantôt dans les bois et les forêts impénétrables qui couvrent les vallées; ils donneront, s'ils le peuvent, une juste idée de tous les obstacles qui renaissaient à chaque instant sous les pas des Français, ils les représenteront placés au milieu des nègres révoltés, qui connaissaient toutes les localités, qui combattaient

avec la violence et la fureur d'hommes décidés à la mort ou à l'extermination de leurs ennemis. Ils suivront nos troupes valeureuses, s'emparant de toutes les positions qu'elles attaquaient, et couronnant cette glorieuse campagne par la prise du fort de la Crète à Pierrot, journée achetée au prix du sang d'un grand nombre de nos braves, et sur-tout de nos généraux intrépides, qui y furent tous blessés. Mon devoir est de rappeler également à la reconnaissance nationale le souvenir des officiers de santé de l'armée, qui partagèrent tous les dangers de leurs frères d'armes, qui pansèrent leurs blessures sur le champ de bataille et sous le feu de l'ennemi, qui portaient d'une main le fer destiné à la conservation de la vie des guerriers, et de l'autre, le fer destiné à défendre leur propre vie.

Circonstances particulières qui ont donné aux maladies simples un caractère de malignité.

Pendant le cours de ces événemens, mes fonctions me retenaient au quartier-général, au Cap. Le nombre des malades s'accroissait chaque jour, et des circonstances particulières, dont je dois faire ici mention, ne contribuaient pas peu à donner aux maladies un caractère de malignité redoutable.

Tandis que le général en chef occupait les villes et les plaines, depuis Léogane jusqu'aux Gonaïves, et poursuivait Dessalines dans les montagnes de l'Artibonite et du Mirebalais, Toussaint et Christophe, réunissant sur les derrières quelques milliers de brigands, tombaient sur les environs du Cap, incendiaient les habitations de la plaine, enlevaient les animaux et venaient nous braver par des fusillades jusque sous les murailles de l'hôpital des Pères et de la Petite Anse. Les officiers de santé, les employés de l'hôpital, ceux même des malades qui pouvaient soutenir le poids de leurs armes, passaient les nuits sur la défensive, faisaient des patrouilles continuelles, doublaient par-tout les gardes, et surveillaient l'intérieur de la maison ; mesure d'autant plus importante, que les servans de l'hôpital n'étant que des noirs révoltés et rentrés l'un après l'autre, il était fort à craindre que, pour seconder l'attaque de leurs frères, ils n'incendiassent les salles. Cet état d'angoisse avait été, une nuit, porté au point que les malheureux soldats, accablés par la fièvre, se relevaient, se traînaient avec peine et douleur hors de l'hôpital, pour éviter une mort affreuse, dont ils se croyaient à l'instant menacés. Je n'ai pas besoin d'expliquer comment cette situation des esprits empirait les maladies, et les rendait le plus sou-

vent mortelles. Les doubles tierces dégénéraient en rémittentes bilieuses ; les diarrhées simples passaient à l'état de dyssenteries malignes; la prostration des forces et le découragement de l'ame étaient les symptômes communs à toutes les maladies.

Naissance de la fièvre jaune au Cap.

Ce fut à cette époque, fin de germinal, que l'armée victorieuse rentra dans le Cap. Alors commença à se montrer la fièvre jaune; son intensité s'accroissait chaque jour à mesure que la saison chaude s'avançait. De ce moment, je me promis de ne voir, dans les premiers temps de mon séjour dans la Colonie, d'officiers malades de la fièvre jaune, qu'assisté autant que je le pourrais d'un médecin du pays. Il s'y en trouvait deux ou trois qui jouissaient de la confiance publique; un d'entr'eux, le cit. ***, la méritait particulièrement par ses connaissances, son esprit et son aménité. Il était depuis long-temps établi en cette ville; il avait eu, pendant plusieurs années, des occasions fréquentes de suivre la marche et les développemens de la fièvre jaune. Notre malheur voulut qu'il nous fût enlevé à l'instant où ses talens allaient nous devenir utiles; je l'avais attaché à l'armée par ordre du général en chef, en qualité de médecin à l'hôpital des Pères. Vieillard

respectable ! il avait, depuis quelques années, exercé les fonctions d'inspecteur général du service de santé. La faction de Toussaint-Louverture l'avait destitué ; les incendies répétés du Cap l'avaient ruiné. Ces événemens l'avaient jeté dans un état de morosité sombre et d'irritabilité, qui annonçaient l'altération de sa santé. Il eut dans son service quelques légères indispositions, à la suite desquelles se déclara une fièvre catharrale nerveuse, qui l'enleva au grand regret de tous les honnêtes gens.

Je pense qu'il est convenable, avant de faire l'histoire de la fièvre jaune, de consigner ici quelques observations qui lui sont relatives; elles se trouvent rangées par ordre de dates.

Première Observation.

Un valet de chambre du général en chef, jeune homme fortement constitué, tempérament bilieux.

Premier jour. Frisson de deux heures, accablement violent, mal de tête, puis chaleur intense, visage allumé, pouls vif et dur.

Deuxième et troisième jours. Accroissement des mêmes symptômes, nausées, bouche amère, prostration des forces. Diète, lavemens émolliens, puis laxatifs, limonade amère, bouillon de poulet nitré. J'ordonnai un grain d'émétique, et deux

gros de sulfate de soude, dans une pinte de petit lait. Peu de vomissemens, quelques selles bilieuses.

Quatrième, cinquième et sixième jour. Même état, beaucoup d'agitation; il se livre aux soins des femmes du pays qui administrent des lavemens émolliens et mucilagineux, donnent un purgatif, des demi-bains avec les frictions de citron sur la surface du corps.

Septième et huitième jours. La peau se colore d'une teinte jaune très-foncée, les yeux prennent la même couleur; des selles bilieuses ont lieu chaque jour, au nombre de deux à trois: faiblesse extrême. Le vin le restaure; quelques bouillons, quelques crêmes de riz; la maladie prend un caractère plus doux; les fonctions se rétablissent; il entre en convalescence au quinzième jour; elle est longue et difficile. Enfin son rétablissement est parfait.

Deuxième observation.

Le citoyen Tourné, aide de camp du général en chef, jeune homme d'un tempérament sanguin, cheveux rouges, teint animé, fatigué par la campagne.

Premier jour. Long frisson, céphalalgie violente, douleurs de reins, nausées.

Deuxième jour. Chaleur âcre et très-vive, visage d'un rouge pourpre, les yeux ardens, agita-

tion extraordinaire. Il est vu par un médecin du pays, qui prescrit une saignée, le bouillon de poulet, les lavemens laxatifs : quelques selles de couleur d'un brun foncé.

Troisième et quatrième jours. Prostration des forces, douleurs abdominales, suppression des urines. Continuation des mêmes moyens, auxquels on ajoute le camphre et le nitre dans la boisson et les lavemens. Dans la nuit du 4 au 5, défaillances successives, hoquet. Mort le cinquième jour.

Troisième observation.

Le citoyen ***, aide de camp du général Hardi, jeune homme d'une constitution athlétique, d'un caractère très-gai, échauffé par les veilles, le travail, les fatigues.

Premier jour. Frisson, mal de tête, accablement, perte des forces. J'ordonne les lavemens répétés, tour à tour émolliens et laxatifs ; le bain de pieds, la boisson d'eau de poulet nitrée et le petit lait.

Deuxième jour. Grande fatigue, nausées, douleur à la région de l'estomac, quelques vomissemens de matiere bilieuse porracée, un peu brune. Les femmes qui le servent regardent son état comme très-dangereux ; cependant il s'entretient familièrement avec ceux qui l'approchent ; les

lavemens n'entraînent que des déjections séreuses, brunes, très-fétides. Potion légèrement excitante, avec l'eau de menthe et l'acétite ammoniacal.

Troisième jour. Même état; minoratif composé de deux onces de manne dans une décoction légère de quinquina, à prendre par verres d'heure en heure; plusieurs selles bilieuses, noirâtres, accompagnées de défaillances; quelques hoquets. Potion excitante, avec la thériaque et l'eau de fleur d'orange; quelques cuillerées d'eau vineuse, de crème légère de riz à l'eau.

Quatrième jour. Faiblesse extrême, hoquets, suppression des urines; vomissement de matières noires ou de couleur de café; défaillance, pouls insensible. Mêmes excitans. Mort dans la nuit du 4 au 5. Usage libre des facultés intellectuelles jusqu'au dernier soupir.

Quatrième observation.

Le C.***, commandant de la place du Cap, trente à trente-cinq ans, constitution sèche, tempérament bilieux, caractère vif, rarement malade.

Premier jour. Frisson de trois heures peu vif, léger mal de tête, fatigue, maux de reins. Eau de poulet, limonade légère, lavemens émolliens, demi-bain d'une demi-heure, frictions de citrons dans le bain. Quelques selles bilieuses.

Deuxième jour. Accroissement des symptômes, faiblesse considérable, quelques nausées, quelques douleurs à la région de l'estomac, pouls fréquent et dur, redoublement sensible chaque jour vers le soir.

Troisième jour. Même état. Minoratif de manne dans la décoction de quinquina à prendre par verres. Évacuations bilieuses abondantes, faiblesse dans le bain. Un médecin du pays est appelé. Potion excitante d'eau de menthe, d'eau de fleurs d'orange et de liqueur d'Hoffmann.

Quatrième et sixième jour. Les accidens diminuent d'intensité, le pouls se rélève un peu. Le visage devient jaune. Tisane nitrée et légèrement apéritive, les bols de nitre et de camphre.

Sixième et septième jours. Diarrhée bilieuse, faiblesse, pouls mieux prononcé, plus régulier et assez égal, desir de prendre quelques alimens. Bouillons, crème de riz. Minoratif le huitième jour. La convalescence arrive à pas lents, la jaunisse se prolonge, le malade se rend à une habitation dans les mornes.

Cinquième observation.

Le citoyen Sardin, aide de camp du général en chef, officier du génie.

Premier jour. Frisson léger, mal de tête violent, douleurs à la région de l'estomac, nausées.

Le soir, fièvre très-vive, pouls très-fréquent et très-dur, visage rouge, œil ardent. Il est vu par les femmes créoles qui administrent les secours ordinaires, lavemens, demi-bains, eaux de poulet nitrées.

Deuxième jour. Accroissement des symptômes, vomissemens de bile porracée, agitation extrême, urines rouges, très-difficiles dans leur excrétion. Le soir, chûte de la fièvre, pouls tremblotant, inégal, très-déprimé, disparition des douleurs, espoir du mieux, gangrène et mort dans la nuit.

Sixième observation.

Le citoyen Bétourné, officier du génie. Constitution forte, pléthorique, tempérament sanguin, caractère gai, n'ayant jamais été malade. Trente ans.

Il avait rendu des soins continuels à son ami Sardin, sujet de l'observation précédente; il n'avait pas quitté le chevet de son lit. Il vint me trouver le jour même de la mort de son camarade: Docteur, me dit-il, d'un air un peu effaré et très-éloigné de son habitude ordinaire, je suis pris à mon tour; je voulus le rassurer et l'engager à monter à cheval pour se distraire. Non, ajouta-t-il, je ne le puis, j'ai froid, tâtez-moi le pouls, j'ai un mal de tête affreux: le dernier regard de mon ami m'a appelé, je vais me coucher. A ces

mots, il me quitte et je le suis. Le deuxième jour le visage est ardent, les accidens s'élèvent au plus haut degré d'intensité ; il se livre aux soins des femmes créoles, il meurt le troisième. Je n'ai pu me procurer de détails plus circonstanciés.

Septième observation.

Le général Hardi, âgé de 50 ans. Constitution pléthorique, tempérament sanguin, échauffé par les fatigues de la guerre.

Il venait d'essuyer une atteinte légère de fièvre gastrique catharrale, dans le cours de laquelle un officier de santé de l'armée, qui l'avait traité, l'avait purgé plusieurs fois avec avantage. Il habitait le bord de mer, lieu toujours insalubre, et où les maladies sont les plus fréquentes et les plus graves. Il avait vu mourir la plupart de ses domestiques, et deux de ses aides de camp.

Le premier jour. Long frisson, violent mal de tête, accablement, quelques nausées. Il est vu par un médecin du pays, qui prescrit le bain de pied, les lavemens émolliens, les boissons nitrées.

Deuxième jour. Accroissement des symptômes, visage rouge, yeux ardens et chargés, pouls dur, irrégulier, fréquent; saignée du bras, répétée le so i

Troisième jour. Prostration des forces, nau-

sées, légères douleurs au bas-ventre. Il est transporté à une habitation sur un morne voisin. Je suis appelé. Minoratif léger, quelques selles bilieuses, faiblesses. On essaie la décoction légère de quinquina par cuillerées; elle est constamment rejetée par le vomissement. Lavemens émolliens, cataplasmes émolliens sur toute la région abdominale. Je nomme un officier de santé de première classe, chargé de suivre la maladie dans ses plus minutieux détails et de nous en rendre compte. Les urines deviennent difficiles.

Quatrième jour. Faiblesse extrême, nausées continuelles, pleine liberté des fonctions intellectuelles, application des vésicatoires aux jambes, potion excitante avec l'infusion de quinquina, le camphre et la liqueur d'Hoffmann. L'estomac la rejette. Les vomissemens fournissent une bile brune, légère tension de l'abdomen.

Le cinquième. Prostration complète, pouls vermiculaire, état gangréneux évident. Il meurt le soir.

Huitième observation.

Le général Le Doyen, inspecteur en chef aux revues de l'armée, cinquante ans. Constitution pléthorique, tempérament sanguin, fatigué, échauffé par les veilles et un travail forcé.

Premier jour. Frisson, mal de tête violent, les

yeux chargés, léger assoupissement. Un médecin du pays est appelé. Il prescrit les eaux de poulet nitrées, les lavemens laxatifs, un grain d'émétique dans une pinte de petit lait. Le soir la fièvre s'allume.

Deuxième jour. Accidens plus intenses, violent mal de tête, pouls fréquent et très-inégal, visage rouge, yeux ardens et chargés de larmes, alternatives singulières entre l'assoupissement et une jactation des membres, une angoisse extrême.

Troisième jour. Je suis appelé. Vésicatoires aux jambes et à la nuque, décoction de quinquina camphrée et laxative, que le malade refuse ou qu'il ne prend que très-imparfaitement. Potion excitante par cuillerées.

Quatrième jour. Même état. Assoupissement stertoreux, angoisses extrêmes, efforts du malade pour aider la respiration en se levant sur son séant. Nul effet des vésicatoires. Quelques selles bilieuses ténues. Mort dans la nuit du 4 au 5.

Neuvième observation.

Le C.***, général de brigade, commandant. Soixante ans, constitution sèche, tempérament bilieux, caractère froid.

Premier jour. Frisson, céphalalgie, nausées, douleurs de reins, lavemens, limonade légère nitrée, lavemens émolliens.

Deuxième jour. Accroissement des accidens, fièvre cependant modérée ainsi que la fatigue. Minoratif qui entraîne quelques selles bilieuses.

Troisième jour. Même état, mêmes accidens. Le soir, urines faciles et claires, assez libres dans leur excrétion, lavemens tour à tour émolliens et laxatifs. Quelques bouillons au riz, une orangeade légère, des tranches d'orange douce sucrée, eau vineuse. Une ou deux selles bilieuses, mais de couleur foncée et moins liées que la veille.

Quatrième jour. Prostration des forces singulière; nausées, quelques hoquets, difficultés dans l'émission des urines. Cataplasmes émolliens sur le bas-ventre, boissons légèrement camphrées, décoction de quinquina laxative par cuillerées; le malade la prend et la garde; quelques selles noires et ténues.

Cinquième jour. Même état. Potion excitante, angoisses du malade, suppression des urines depuis la nuit, météorisme du bas-ventre, yeux jaunes, surface de la peau teinte de la même couleur. Pouls inégal, vermiculaire, intermittent. Usage assez libre des fonctions intellectuelles.

Sixième jour. Même état. Prostration au dernier degré. Mort dans la nuit du 6 au 7.

Les femmes créoles lui ont prodigué en ma présence, pendant toute sa maladie, les soins les plus empressés.

Dixième observation.

La fièvre jaune exerçait dans les hôpitaux du Cap des ravages d'autant plus funestes, que, faute de localités suffisantes, on s'était vu dans la cruelle nécessité de doubler les malades dans chaque lit. La contagion ne tarda pas à se répandre, bien qu'on se prémunît contre elle de tous les secours que la chimie moderne a fait connaître, sur lesquels le conseil de santé des armées a publié, en l'an 9, une instruction si utile; secours que le C. Guyton-Morveau a si bien appréciés et développés. Elle s'attacha aux individus qui approchaient les malades; l'économe de l'hôpital des Pères, le C.***, succomba : un autre qui se confia à mes soins, le C.***, fut dangereusement malade. Le médecin en chef Boujardière pensa devenir la victime de son dévouement : presque tous les pharmaciens eurent la maladie, et la moitié d'entre eux fut enlevée, en y comprenant le pharmacien en chef, le C. Blanchard. Tous les chirurgiens payèrent également le tribut; il fut mortel pour la plupart. La maladie se signalait à peu près par les mêmes symptômes; ils périssaient aux troisième, cinquième ou septième jours. Mes soins et mes visites répétés chaque jour étaient inutiles; j'étais désespéré. On avait cru observer à l'hôpital que les vésicatoires ap-

pliqués de bonne heure avaient sauvé quelques militaires: cette méthode fut mise en usage chez plusieurs officiers de santé ; ils se les faisaient appliquer aux premières atteintes de la maladie: ce moyen parut efficace chez quelques-uns, et fut sans succès chez d'autres.

Onzième observation.

Le C. Brosseau, chirurgien de troisième classe à l'hôpital des Pères, jeune homme d'une forte constitution, tempérament sanguin, teint animé.

Premier jour. Frisson léger, mal de tête très-violent, quelques heures après chaleur intense, visage rouge, agitation, langue blanche, pouls fort et fréquent; une saignée du pied, des boissons émollientes nitrées, des lavemens émolliens et laxatifs.

Deuxième jour. Mêmes accidens ; mal de tête moins vif, faiblesse musculaire, pouls moins dur et plus régulier ; lavemens, cataplasmes émolliens sur le bas-ventre, petit lait aiguisé par un sel neutre, quelques selles bilieuses.

Troisième jour. Chûte de la fièvre, pouls déprimé, prostration des forces, liberté des fonctions intellectuelles, visage pâle, nausées, embarras dans l'émission des urines; même boisson et même traitement que la veille, plus quelques verres d'infusion de camomille que l'estomac supporte.

Quatrième jour. Pouls relevé, égal, selles bilieuses, urines toujours gênées et troubles; doux minoratif à prendre par verres, cataplasmes, lavemens à l'ordinaire.

Cinquième, sixième et septième jours. Les forces reviennent peu à peu; de doux excitans, l'eau vineuse, les bouillons et les crèmes de riz à l'eau. Point de crise sensible, diminution successive des symptômes, convalescence lente. Il fut envoyé à l'île de la Tortue, pour y recouvrer ses forces.

Douzième observation.

Le C. Hugonin, chirurgien en chef de l'hôpital des Pères, jeune homme d'une constitution faible, sèche, irritable; tempérament bilieux, caractère vif, un peu mélancolique : fatigué par l'étude, les veilles, et par un travail forcé à l'hôpital.

Premier jour. Frisson de trois heures, mal de tête à la région sus-orbitaire, maux de reins, accablement; il s'affecte dès le premier instant, et désespère de sa guérison. Lavemens émolliens et doucement laxatifs, demi-bains, petit lait nîtré; quelques selles liquides qu'il veut voir absolument, et qui ne lui plaisent pas; le soir, fièvre forte, pouls fréquent et vif, impatience extrême du malade.

Deuxième jour. Accroissement des symptô-

mes, langue muqueuse, nausées, douleur à la région de l'estomac; il se dit frappé d'un gastritis malin, et refuse de boire. Lavemens émolliens, demi-bain qui ne peut se prolonger au-delà d'un quart d'heure, à cause de la faiblesse dn malade.

Troisième jour. Chûte du redoublement, prostration des forces, quelques hoquets; il pronostique l'issue fatale de sa maladie et la fixe au cinquième jour. Il se refuse à l'administration des remèdes, enfin se rend à nos sollicitations. Infusion de camomille, rejetée par le vomissement, qui entraîne quelques matiéres brunes, potion excitante, cataplasmes émolliens sur la région abdominale.

Quatrième jour. Suites de la prostration, suppression des urines; le malade refuse tout secours et ne veut que le repos. Dans la nuit du 4 au 5, il desire me voir : je me rends du Cap, et le trouve au dernier terme de l'asthénie gangréneuse; il me serre la main, me recommande ses camarades, et se renfonce dans son lit sans proférer une parole de plus. Le cinquième jour, il meurt et nous laisse tous plus malheureux que lui. Le médecin Boujardière paraît si frappé de cette mort funeste, que je crois sa vie compromise s'il continue le service en cet état, et je le fais passer à l'île de la Tortue pour y reprendre le repos qu'il a perdu.

Treizième observation.

Le C.***, secrétaire du commissaire des guerres d'Intrans, jeune homme d'une complexion délicate, tempérament bilieux, caractère mélancolique, esprit frappé des malheurs publics.

Premier jour. Frisson léger, mal de tête violent, accablement, dégoût, nausées; le soir, chaleur très-vive, face vultueuse, yeux ardens et larmoyans, pouls fréquent sans être fort. Bains de pied, lavemens émolliens, eau de poulet nitrée.

Deuxième jour. Accroissement des symptômes, nausées, douleur à la région de l'estomac, sueur abondante le soir à la fin du redoublement. Même traitement, limonade d'oranges amères fortement sucrée.

Troisième jour. Prostration des forces à la chûte de la fièvre, douleurs abdominales, nausées, agitation singulière, jactation continuelle des membres. Lavemens émolliens, minoratif de manne et de casse par verres; quelques selles bilieuses, un peu de sang dans les dernières; nuit tourmentée par des songes sinistres qu'il raconte le matin.

Quatrième jour. Même état, mêmes douleurs à la région abdominale, les urines ne passent plus. Potion d'infusion de camomille avec la liqueur d'Hoffmann, rejetée par le vomissement; légère

infusion de quinquina à froid passe, et ne produit aucun effet sensible. Le soir, hémorragie considérable par le fondement, entière prostration des forces, liberté des fonctions intellectuelles, affaiblissement graduel de toutes les facultés. Agonie de vingt-quatre heures, mort à la fin du cinquième jour; les vésicatoires appliqués le troisième n'ont pu être pansés.

Ainsi, dans le cours de prairial, la mort allait multipliant ses victimes, frappant indistinctement toutes les têtes, et ne nous laissant que le désespoir de ne pouvoir modérer ses fureurs et ralentir sa marche. Tous les moyens avaient été pris pour atteindre ce but desiré. Les hôpitaux avaient été multipliés; les habitations, heureusement situées dans les mornes voisins, avaient été destinées à la dissémination des malades. Un hôpital de douze cents hommes avait été établi au môle Saint-Nicolas, position très-salubre; et la correspondance annonçait que les maladies y étaient moins funestes que dans les hôpitaux du Cap et de ses environs.

Etat de la santé du Général en chef et de madame Leclerc.

Cependant la santé du général en chef m'inquiétait vivement; le sort de la Colonie tenait peut-être à la conservation de sa vie, si chère à

son armée, si précieuse à tous les habitans d'une colonie qu'il venait de sauver et de rendre à la mère-patrie. Il souffrait depuis long-temps de maux d'estomac, sa faiblesse était extrême; il avait éprouvé, dans la campagne qu'il venait de terminer, un flux dyssentérique qui l'avait épuisé; mais il était soutenu par son courage et par la force naturelle de sa constitution. Je tremblais de le voir (ce qui lui arrivait souvent) parcourir tous nos hôpitaux, se précipiter au sein de la contagion, ranimant les infortunés compagnons de sa gloire et de ses travaux, par sa présence, ses discours consolants et ses généreux secours. La situation de madame Leclerc ne m'inspirait pas moins d'alarmes. C'était le plus attendrissant des spectacles que celui d'une femme jeune, sensible, d'une constitution délicate et nerveuse, transplantée tout à coup du sein de l'opulence et des plaisirs de la capitale, sur le théâtre de la guerre la plus horrible, assise seule au milieu d'une colonie immense sur des cendres et des ruines, ayant à tous les instans à craindre pour les jours de son époux, d'un fils de cinq ans, et pour sa propre vie. Le général en chef m'avait ordonné d'engager, autant que je le pourrais, madame Leclerc à repasser en France : je n'avais pu rien obtenir; mes instances avaient même un jour occasionné quelques spasmes, qui cessèrent du

moment où le général en chef l'assura qu'elle ne partirait pas. Tous deux m'honoroient de leur confiance, et tous mes efforts tendaient à la justifier. Je les avais engagés à passer quelques jours à l'île de la Tortue pour s'y reposer; ils s'y étaient rendus. A leur retour, je pressai le général en chef de faire ce qui se pratique avec succès dans les villes des Etats-Unis, lorsque la fièvre jaune y règne, de s'établir dans une habitation voisine où il serait à l'abri de la contagion. Il choisit dans le morne du Cap l'habitation Destaing, parfaitement située sous tous les rapports; le général Dugua, chef de l'état-major, campa auprès du général en chef; les citoyens furent au moins tranquilles sur la vie du capitaine général et de sa famille.

Accroissement du nombre des malades et de l'intensité de la maladie.

Tel était l'état affligeant des choses au mois de prairial. La gravité de la maladie régnante devenait chaque jour plus redoutable; toutes les méthodes de traitement étaient infructueusement employées. Le général en chef appelait les officiers de santé en chef de l'armée à de fréquentes conférences sur la nature et les progrès de cette maladie, ainsi que sur les moyens les plus convenables à employer. Un médecin, arrivé récemment des

Etats-Unis, de Philadelphie, où il avait pu observer tous les développemens de la fièvre jaune, connaître et apprécier les opinions des médecins du pays, et comparer, par l'expérience, les divers traitemens adoptés, ne nous avait fourni aucun renseignement propre à nous faire sortir de l'embarras cruel dans lequel nous nous trouvions.

Assemblée générale des officiers de santé.

Le général en chef desira que tous les officiers de santé de première classe de l'armée, résidens au Cap et dans les environs, réunis à tous les praticiens de la ville et des lieux circonvoisins, s'assemblassent, consultassent ensemble, se communiquassent les résultats réciproques de leur expérience, et adoptassent un plan curatif qui ne pût qu'être modifié par les circonstances et par l'ydiosyncrasie des individus attaqués.

Cette assemblée eut lieu, le 11 prairial, chez les officiers de santé en chef de l'armée. La conférence s'ouvrit par la proposition que je fis d'établir l'ordre suivant dans la discussion :

1° Histoire et marche de la maladie régnante au Cap ;

2° Causes générales, particulières, locales ;

3° Nature et classification nosologique de la maladie ;

4° Diagnostic précis de la maladie;

5° Ses crises et son pronostic;

6° Traitement préservatif, traitement méthodique à ses diverses époques;

7° Ce qu'il faut penser du traitement dit du pays, vulgairement employé;

8° Usage de la saignée, de l'émétique, des purgatifs, du quinquina, du camphre, des vesicatoires dans cette maladie;

9° Ce qu'il faut penser sur la contagion et le caractère prétendu pestilentiel de cette maladie;

10° Rapprochement de cette maladie avec celles de même nature, qui, dans tous les temps, ont régné au Cap et dans la Colonie, ou qui ont ravagé d'autres contrées.

11° Moyens propres à arrêter le cours, ou à prévenir le retour de la maladie.

Cette marche méthodique de discussion a été adoptée. Les diverses opinions balancées n'ont offert que de légères différences entre elles, et plutôt relatives à l'individu malade, qu'au caractère de la maladie; les traitemens ont été dirigés dans les hôpitaux de l'armée sur ces principes généraux : j'ai rédigé en conséquence le mémoire qui suit.

Rapport sur la maladie qui a régné au Cap Français et dans la Colonie, depuis le mois germinal an 10. — *Histoire et marche de la maladie.*

La maladie n'a point de symptômes précurseurs, ou du moins ils sont assez rares, et ne se sont montrés que dans les sujets qui, avant elle, étaient frappés de terreur. Elle commence par un violent mal de tête, au-dessus de la région des orbites, ou sur un point circonscrit de la calotte hémisphérique. Un frisson plus ou moins long le précède, l'accompagne ou le suit; bientôt des lassitudes, le vertige, l'accablement, et souvent des nausées se déclarent. A ce premier état succède une chaleur, une ardeur extrême; la fièvre s'allume, le mal de tête et de reins devient insupportable; le pouls est vif, dur et fréquent; la peau tantôt sèche, tantôt humide d'une rosée fine de sueur; langue blanche, couverte d'un enduit muqueux, visage d'un rouge foncé, œil ardent, tantôt sec, tantôt humide; oppression singulière, ou anxiétés de la région cardiaque; urines tantôt blanches et jumenteuses, tantôt déjà difficiles dans leur excrétion. Le premier état ou ce paroxisme dure douze, vingt-quatre, trente, quarante-huit heures : plus il est court plus, il est sinistre. La fièvre tombe, le pouls se régularise;

quelquefois assez semblable au pouls naturel; d'autres fois il se déprime, devient inégal, petit, serré : des vomissemens, plus ou moins opiniâtres, surviennent ; ils entraînent des déjections bilieuses, porracées, ou noirâtres, ou de couleur de café. Ils se renouvellent lorsque le malade prend quelque boisson, sur-tout si elle est excitante. La prostration des forces, qui, dans les premiers instans de la maladie, s'était couverte du voile d'une irritation très-vive, se démasque et marche à grands pas. Le malade ne sent pas le danger de sa situation, il jouit de la pleine liberté de ses fonctions intellectuelles, répond quand on l'interroge, prend ce qu'on lui offre, et retombe dans l'accablement de la prostration. Les hoquets, les défaillances, la suppression des urines, les hémorragies par les narines, l'anus, ou par l'ouverture des saignées que l'on a faites, sont les accidens qui se présentent ou séparés ou réunis. Les déjections sont souvent noires; le visage, qui avait été d'un rouge foncé, se colore d'un jaune plus ou moins saturé : cette suffusion ictérique se répand sur la surface du corps : le malade exhale au loin une odeur cadavéreuse; il meurt le premier, le troisième, cinquième, septième jour. Si la maladie se prolonge, elle laisse quelques espérances; dans ces cas, la fièvre s'est rapprochée de l'ordre des rémittentes, c'est-à-dire, qu'elle a été sujette,

dans son cours, à des redoublemens et à des ré-missions. Quand la convalescence a lieu, elle est difficile, incertaine; les rechûtes sont fréquentes, et presque toujours mortelles.

CAUSES GÉNÉRALES, PARTICULIÈRES, LOCALES.

Causes générales.

Les causes générales de cette maladie sont celles qui rendent ce tribut nécessaire à presque tous les Européens qui viennent habiter les Colonies; mais ce tribut n'est pas également meurtrier tous les ans. Ces causes générales sont: 1° l'action continuelle et vraiment insupportable, pendant quatre à cinq mois, des rayons perpendiculaires d'un soleil brûlant sur les Européens qui ne sont pas acclimatés; 2° l'impression habituelle et profonde d'une humidité chaude et pourrissante sur les mêmes individus.

La première de ces causes, la chaleur extrême, jette le systême humoral dans un véritable état d'effervescence. Le sang paraît bouillir dans les veines; il se porte par une espèce d'élan vers l'organe cérébral, détermine ces céphalalgies cruelles, qui ne cessent qu'à la fin du jour, pour reparaître le lendemain au lever du soleil. Cette même irritation, que je pourrais appeler irritation solaire, portée sur la surface de la peau, y occasionne une espèce de turgescence, ou de plé-

thore locale, qui gêne, ralentit ou engourdit les mouvemens des membres, et les tient dans une lassitude permanente. Portée sur les organes exhalans, elle les agace, fait naître des sueurs abondantes, excite à la peau des fourmillemens, des picotemens douloureux, des rougeurs, des taches érysipélateuses, des éruptions miliaires rouges, (*sudamina*) dont la présence tourmente et dont la disparition trop prompte inquiète.

La seconde de ces causes générales, l'humidité chaude, est énervante et sédative de sa nature, et porte son action première sur l'organe gastrique et ses dépandances; les fonctions de la digestion se ralentissent, ses produits se dépravent, l'humeur biliaire ne tarde pas à subir une altération plus ou moins septique. Cet état s'annonce par les affections bilieuses de toute espèce, maladies les plus communes pour les nouveaux débarqués, les coliques, les gastrodynies, les *cholera morbus*, les diarrhées, les dyssenteries, les ténesmes déchirans et si souvent funestes.

Les causes générales de la fièvre jaune, ont toujours été les mêmes. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter les praticiens de Saint-Domingue, de la Jamaïque, de la Caroline, de toutes les Antilles, des États-Unis, des Indes Orientales; de tous les lieux où ces causes peuvent exercer leur action redoutable.

Il n'y a pas un Européen, arrivant pour la première fois à Saint-Domingue, qui n'éprouve plus ou moins les effets de ces causes réunies, lors même qu'elles ne se sont pas assez développées, ou qu'elles n'ont pas trouvé une prédisposition assez prononcée dans l'individu, pour frapper le principe vital dans ses sources, par la production de la maladie terrible dont je fais l'histoire. Heureux les hommes qui ont été préservés de ce fléau au prix de quelques maladies moins graves, qu'ils ont eues à supporter, et qui ont servi à les acclimater!

Causes particulières.

J'appelle causes particulières celles qui, tenant aux causes générales, en sont cependant distinctes et servent à les modifier plus ou moins. C'est ainsi qu'une cause particulière a donné cette année plus d'intensité à la maladie de Saint-Domingue, et l'a rendue, pour ainsi dire, épidémique, puisqu'elle frappe un assez grand nombre de colons. C'est la température extraordinairement sèche qui règne depuis six mois, dans presque toutes les parties du monde connu. M. Desportes, le médecin qui a le plus fidellement écrit l'histoire de cette maladie, qu'il a suivie pendant quatorze ans au Cap, prouve, par ses observations, qu'elle a été toujours d'autant plus cruelle, que les années

ont été plus sèches. En l'an 6, sous l'action d'une température semblable, les Anglais occupaient le mole Saint-Nicolas et ses environs, lieux fort sains par leur position : ils étaient au nombre de vingt-cinq mille hommes; ils en perdirent les sept huitièmes par la fièvre jaune dans le cours de cet été. Il en a péri de mille à douze cents par jour pendant près de trois semaines. Le retour des mêmes causes produira toujours les mêmes effets.

Causes locales.

Les causes locales enfin, qui rendent en ce moment la fièvre jaune si funeste au Cap, et qui lui impriment un caractère contagieux et presque pestilentiel, sont en grand nombre; elles sont dues aux malheurs de la guerre actuelle et à l'incendie de cette superbe ville. Ces causes sont :

L'air infect que l'on respire auprès des maisons incendiées, dans lesquelles des denrées abandonnées ont été livrées à une décomposition rapide. Ruch attribue la fièvre jaune qui ravagea Philadelphie en 1793, à quelques ballots de café gâté qu'on laissa dans des magasins situés au bord de la mer, et qui se putréfièrent. Les mêmes maisons abandonnées ont servi long-temps de latrines aux matelots, aux soldats, parce qu'il ne s'en trouve point en cette ville. Les miasmes

méphitiques qui s'en élèvent le matin au lever du soleil exhalent dans tout le voisinage une fétidité suffocante.

Le voisinage du cimetière public de la Fossette, beaucoup trop resserré dans sa surface, à raison du nombre de cadavres que l'on y entasse; le peu de profondeur des fosses fort au-dessous des dimensions prescrites par les lois de police; la négligence criminelle avec laquelle on procède aux inhumations, telles sont les causes qui menacent des dangers sans nombre, par le développement des gaz délétères dans une atmosphère déjà viciée; les voiries abandonnées, les animaux livrés, sur les lieux où ils périssent, à une décomposition dont les produits se mêlent par-tout à l'air que respirent les citoyens.

Il faut ajouter enfin à ces causes locales la terreur qui s'empare trop facilement de l'ame dans les calamités de cette nature, disposition prochaine à la maladie, et qui l'aggrave toujours.

Nature et Classification Nosologique de la maladie.

Cette maladie est la fièvre connue, dans tous les temps, par les médecins qui ont pratiqué dans les Colonies, sous le nom de fièvre putride, fièvre maligne, mal de Siam, fièvre jaune, lorsque l'affection ictérique est au nombre des phé-

nomènes qui la caractérisent. C'est la *Tritéophie d'Amérique de* Sauvages, *la fièvre rémittente bilieuse des pays chauds* de Lind, *le typhus ictérodes et pétéchial* de Cullen, *la fièvre maligne jaune des Indes Occidentales* de Makittrick, *la fièvre bilieuse maligne jaune d'Amérique* de Moultrie, *la fièvre rémittente, bilieuse gastritique, gastritico-hépatique* de Mosely ; elle appartient à une famille spéciale des ordres composés de la *fièvre adynamique, ataxique* et quelquefois *adeno-nerveuse* du docteur Pinel.

Trois degrés de la maladie.

On lui reconnaît évidemment trois degrés d'intensité ; au premier degré, c'est une fièvre adynamique simple ; les accidens sont ceux d'une irritation gastrique, plus ou moins vive, à laquelle succède une prostration des forces, quelquefois funeste. Elle est toujours inquiétante, et son pronostic ne peut être prononcé favorablement qu'après le dixième ou le douzième jour ; l'affection ictérique, plus ou moins grave, en est souvent la crise heureuse ; le plus ordinairement elle se termine par des déjections bilieuses ; les organes gastriques demeurent assez long-temps débilités dans la convalescence.

Au second degré, c'est la fièvre adynamique dans toute son intensité, et plus ou moins com-

pliquée de l'ataxique. Les accidens sont redoutables et multipliés; le paroxysme ou l'exacerbation fébrile est considérable ; une prostration effrayante lui succède; les malades périssent le plus souvent du sept au douzième jour; s'ils survivent, c'est à l'aide d'une diarrhée bilieuse critique, qui les réduit à un état d'épuisement extrême, ou d'une jaunisse qui laisse long-temps de l'incertitude sur son issue. La convalescence est toujours d'une lenteur fatigante; les rechûtes sont presque toujours mortelles. C'est à ce degré de la maladie que l'on peut espérer quelque chose de l'administration des remèdes, s'ils ont été convenablement ordonnés et appliqués dès les premiers instans de la maladie.

Au troisième degré, c'est la fièvre adynamique-ataxique dans toute sa gravité; quelquefois compliquée de l'adeno-nerveuse ; c'est une fièvre pestilentielle, la fièvre maligne essentielle de quelques auteurs. Un seul accès la caractérise; son issue, rapidement funeste, a présenté plus d'une fois des charbons ou des affections glanduleuses analogues. On a vu des militaires et des matelots tomber morts tout à coup, comme par sydération, au milieu de la meilleure santé. Le paroxysme; composé du frisson, du chaud et de la gangrène, dure 15, 20, 30, 36, 48 heures.

D'autres fois, c'est une espèce de fièvre cé-

rébrale, qui se signale par les accidens soporeux ou par ceux du *coma-vigil*, ainsi est mort le préfet colonial Bénézech. C'est le sort qui menace les hommes replets qui ont passé l'âge de quarante-cinq ans, qui s'exposent à la chaleur du jour, qui se livrent à un travail trop assidu du cabinet, aux affaires qui exigent une forte contention de l'esprit, à des exercices violens, à l'empire des passions, soit excitantes, soit déprimantes, à un régime de vie trop peu mesuré ou trop échauffant.

Le plus souvent cette madie est mortelle dans l'espace de trois jours : à ce degré, la fièvre jaune est au-dessus de tous les secours de l'art, quels qu'ils soient, de quelque manière et dans quelque temps qu'ils soient administrés.

Diagnostic précis de la maladie.

Le diagnostic précis d'une maladie se fonde sur les caractères qui tracent la ligne de démarcation entre elle et celles qui ont le plus de rapports avec elle.

C'est ainsi que la fièvre jaune a, dans son invasion et dans sa première exacerbation, des raprochemens plus ou moins marqués avec le *causus* ou la fièvre ardente. Dans ces deux maladies, le pouls est dur, la face animée et rouge, les yeux ardens et chargés, la tête très-douloureuse;

mais la fièvre ardente se prolonge davantage ; le visage n'est pas coloré du rouge pourpre et foncé qui y est répandu dans la fièvre jaune, à peu près comme dans les premiers jours de l'érysipèle à la face ; la fièvre ardente se termine par des hémorragies critiques ; à l'exacerbation ne succèdent pas les accidents d'une prostration de forces effrayante. Elle ne présente jamais de suffusion ictérique, de vomissemens noirs, d'hémorragies de dissolution, d'éruptions pétéchiales ; ces deux maladies, rapprochées dans leur invasion par quelques symptômes communs, sont donc de nature bien différente, et il serait très-dangereux de les confondre.

Il a plu à un médecin anglais, le D. Warens, de ne pas séparer de la peste, la fièvre jaune de la Barbade. A Dieu ne plaise qu'une opinion aussi erronnée se propage ! Il existe sans doute quelques symptômes communs, à raison du caractère asthénique qui les signale toutes deux. Les symptômes communs sont une irritation vive dans l'invasion, et, par la suite, l'entière prostration des forces, l'anxiété précordiale, les hémorragies de dissolution, la fétidité cadavéreuse très-prompte à se développer ; mais la peste est endémique à certaines régions ; la fièvre jaune ne l'est que pour les individus qui n'ont point encore habité les pays chauds ; la peste ne se communique que par con-

tagion, et se communique à tous ceux qui s'y exposent; la fièvre jaune n'atteint plus les individus une fois acclimatés. Il n'y a ordinairement dans la peste, ni vomissemens noirs, ni suffusion ictérique; ces symptômes sont pathognomoniques de la fièvre jaune. La peste se reconnaît aux symptômes qui affectent le système glanduleux. Ces symptômes sont très-rares dans la fièvre jaune.

Diverses contrées de l'Amérique ont pu être frappées et peuvent l'être encore de maladies épidémiques de nature putride ou asthénique; quelques auteurs ne les ont pas distinguées de la fièvre jaune; mais c'est à tort. Les épidémies sont dues à une constitution particulière de l'air, ou à des circonstances locales, telles que l'entassement des hommes, les mauvaises qualités ou le défaut des alimens nécessaires à la vie. La fièvre jaune est le produit d'une chaleur extrême sur les corps vivans qui ne sont point accoutumés à cette impression; les épidémies ont un temps déterminé pour leur cours; la fièvre jaune attaque en masse ou isolément les nouveaux débarqués; les épidémies n'épargnent personne, les habitans sont rarement atteints de la fièvre jaune. On ne peut cependant disconvenir que la fièvre jaune devient épidémique, lorsque les causes qui la produisent agissent même sur les individus accoutumés à l'action de la chaleur. Telles ont été les épidémies des diver-

ses contrées de l'Amérique ou même de l'Europe.

Il faut également tracer une ligne de séparation entre la fièvre jaune et les fièvres d'hôpitaux et des prisons, bien qu'elles aient beaucoup de symptômes communs. Ceux-ci tiennent au caractère asthénique, qui appartient également à toutes ces maladies; mais il est des symptômes spéciaux qui font de la fièvre jaune un genre particulier : tels sont les vomissemens noirs, la suffusion ictérique, la suppression des urines, l'irritation toujours très-vive dans l'invasion, le visage rouge et l'œil ardent.

La fièvre jaune est-elle bien distincte des fièvres bilieuses? C'est un problème médical dont la solution intéresse l'humanité. Il y a tout lieu de croire qu'elle n'est autre chose que le maximum des fièvres rémittentes bilieuses. On est fondé à le croire en ce que, tandis que les fièvres jaunes attaquent les étrangers, les doubles tierces bilieuses sont les maladies régnantes parmi les colons; en ce que les rémittentes bilieuses, qui attaquent les nouveaux débarqués, dégénèrent facilement en fièvre jaune; en ce que la fièvre jaune, au premier degré, se confond très-facilement avec les fièvres bilieuses rémittentes; en ce que les étrangers, qui se sont acclimatés sans la fièvre jaune, ont eu tous des affections bilieuses de telle ou telle espèce; en ce que les circonstances les plus

propres à la production de la fièvre jaune, tels que le voisinage des lieux marécageux, les émanations putrides de toute espèce, sont aussi celles qui font naître et entretiennent les fièvres et les maladies bilieuses; enfin, en ce que les méthodes curatives qui leur conviennent sont identiques.

Crises et pronostic de la maladie.

Plus le premier paroxisme fébrile est court s'il est violent, plus il y a de danger. Les jours redoutables sont le 3, le 5 et le 7. Si le malade passe le terme, pourvu qu'en même temps les accidens s'appaisent, et que le ventre s'ouvre doucement, il y a espérer ; mais, dans ce cas favorable même, il ne faut pas perdre de vue le malade. La faiblesse qui succède à la fièvre est si grande, que la plus légère imprudence lui devient fatale.

Les crises sont rares dans la fièvre jaune, ainsi que dans toutes les fièvres malignes; quand elles se présentent, elles sont imparfaites et siégent difficilement. La meilleure crise est une diarrhée bilieuse, pourvu toutefois que sa violence ne fatigue pas trop le malade : viennent ensuite les urines épaisses et bilieuses, l'affection ictérique après le septième jour, puis les affections cutanées, tels que les cloux, les dépôts, les boutons, les éruptions de toute nature, qui demeurent long-

temps en suppuration. Si la maladie est au premier degré, une hémorragie nazale et un flux hémorroïdal modéré peuvent être des crises salutaires, sinon, ce sont des accidens mortels.

Les signes funestes sont l'invasion de la maladie par un frisson long et violent, le vomissement noir, la suppression des urines, les défaillances, les hoquets, les hémorragies passives.

La marche de cette maladie terrible a fixé d'autant plus justement l'attention des officiers de santé de l'armée, qu'on ne la rencontre dans aucune des fièvres de mauvaise nature en Europe, si ce n'est dans les maladies pestilentielles des contrées méridionales.

Il faut toujours bien distinguer dans la fièvre jaune, la présence de la fièvre ou l'état d'irritation, l'absence de la fièvre ou l'état gangréneux.

L'état fébrile ou d'irritation annonce l'inflammation sourde dans les organes gastriques, le long de l'estomac et des intestins grêles, et dans le système secréteur de la bile; mais cette inflammation asthénique n'a que des rapports éloignés avec le vrai *gastritis*, *enteritis*, *hepatilis*, *cystitis* ou autres affections inflammatoires sthéniques. Dans la fièvre jaune, il existe des vomissements, des hoquets continuels, et cependant la sensibilité de l'estomac et des intestins est nulle au dehors; ces organes, palpés même assez vive-

ment, ne font éprouver aucune douleur, le corps des viscères enflammés ne s'élève pas au-delà de l'état naturel; le bas-ventre n'est ni tendu ni météorisé; la suppression des urines existe, et la région hypogastrique vésicale ne présente à l'extérieur aucun changement. Ce genre d'inflammation marche rapidement vers la gangrène. Cet état inflammatoire est clairement dévéloppé dans la doctrine de Brown. Il est très-important de le reconnaître dans la pratique, quoiqu'il ne soit malheureusement que trop constant qu'il se termine le plus souvent par la mort.

Traitement préservatif.

Les Européens qui veulent éviter les atteintes de la fièvre jaune doivent aller habiter les mornes pour y respirer l'air pur et frais de ces lieux élevés. Si leurs devoirs les retiennent à la ville; ils doivent éloigner leur habitation des bords de la mer; et sur-tout des environs de l'embouchure de la rivière du haut du Cap, lieux où la brise de terre porte chaque jour les émanations marécageuses de cette surface immense de lagons qui s'étendent de l'embarcadère de la petite anse au bourg du haut du Cap. Ceux qui sont d'une constitution pléthorique se feront faire une ou deux saignées en arrivant à Saint-Domingue, et prendront, dans le cours du premier mois de leur séjour, un doux minoratif de manne et de tartrite acidulé de po-

tasse qu'ils répéteront deux ou trois fois. Un bain d'eau tiède d'un quart d'heure, ou, à son défaut, un pédiluve sera nécessaire de deux jours l'un. Du reste, la modération et la tempérance, sous tous les rapports, sont les premiers et les plus sûrs préservatifs. Tout ce qui porte du feu et de l'irritation dans le système n'est pas moins dangereux que ce qui tend à l'énerver. L'usage des viandes doit être mêlé à celui des végétaux. Il ne faut manger les fruits que dans leur état de maturité, et se souvenir qu'ils sont tous acides ou mucilagineux, et, par cela, contraires à l'estomac. Il est important de s'abstenir de sortir depuis sept heures du matin jusqu'à 11 heures ou midi; moment où la brise du large vient tempérer l'ardeur du soleil. On évitera avec le plus grand soin la promenade du bord de mer le soir, temps où la fraîcheur précipite les émanations marécageuses que le soleil a tenues en évaporation dans la journée. Les militaires se souviendront toujours que rien n'est plus dangereux que de se coucher et s'endormir sur la terre humide, le long des lagons. La promenade du matin est très-favorable à la santé; c'est aussi le temps où le travail du cabinet est le plus facile et le plus convenable.

Si l'on éprouve quelque incommodité légère, il convient de faire à l'instant usage d'une limonade d'oranges amères, ou d'une limonade vi-

neuse, de quelques bains tièdes, de quelques lavemens rafraîchissans le soir, et d'un doux minoratif : après cela, un exercice modéré à pied ou à cheval dans les temps convenables, la dissipation, rétabliront l'intégrité des fonctions. Il faut sur-tout user de toute la force de la raison pour que les affections de l'ame ne prennent pas le caractère de morosité et de mélancolie, lorsque des maladies plus ou moins graves exercent leurs ravages. Il est sans doute difficile de se livrer à la gaieté quand on compte chaque jour ses connaissances, ses amis, ses camarades au nombre des victimes; mais la philosophie doit alors exercer tout son empire : le citoyen qui se ménage dans ces circonstances difficiles se conserve moins pour lui que pour la patrie, et cette réflexion doit faire taire la sensibilité.

Traitement méthodique aux diverses époques de la maladie.

Lorsque la maladie est déclarée, tant que la fièvre est forte, et que les accidens de l'irritation du système gastrique existent, on ne peut guère s'occuper d'autre chose que du soin de la calmer par les boissons adoucissantes nitrées, les eaux de poulet, les bains entiers ou les demi-bains de quelques minutes, ou, si les forces du malade ne le permettent pas, les pédiluves tièdes répétés toutes

les six heures, les lavemens multipliés, tour à tour émolliens et doucement laxatifs, les cataplasmes émolliens appliqués et continuellement entretenus chauds sur la région abdominale; tels sont les secours qu'exigent les premiers momens de la maladie : si ces moyens ont produit quelque avantage, on peut les seconder par un minoratif doux et dont l'effet soit proportionné aux forces du malade : si, à travers les accidens de l'irritation, on découvre ceux de la prostration des forces, il faut, à l'instant même où la fièvre tombe, passer aux excitans, appeler à son secours les décoctions de quinquina, ou simples, ou émulsionnées, ou rendues laxatives, les boissons camphrées, les lavemens de même espèce, les juleps excitans, les vésicatoires; on se trouve souvent obligé d'alterner ou de mitiger ces remèdes, de manière à ce que les excitans n'irritent pas, et que les adoucissans n'affaiblissent pas; il faut savoir marcher entre ces deux écueils. Mais c'est là le point difficile, et l'on ne peut disconvenir que la conduite à tenir ne soit environnée de toute part des plus grandes difficultés; cependant la maladie marche à pas rapides, et la mort arrive lorsqu'on délibère encore. Si la gangrène ne se prononce pas à la fin de la fièvre, la continuation des mêmes secours devient plus utile, et la convalescence arrive insensiblement par la diminution

graduelle des symptômes et le retour lent des forces vitales. Ce traitement méthodique convient à la fièvre jaune, et remplit les indications; mais, si divers accidens se prononcent dans le cours de la maladie, il faut s'empresser de les calmer.

L'anti-émétique de Rivière, c'est-à-dire, le suc de limon, mêlé au carbonate de potasse, (sel d'absynthe) arrête ou diminue souvent le vomissement.

Si l'irritation de l'estomac s'oppose à l'administration du quinquina, on peut essayer de le faire passer en lavemens, quoiqu'il n'y ait pas grand'chose à espérer de cette méthode.

Les hoquets, les spasmes, les mouvemens convulsifs cèdent quelquefois à l'usage du camphre en grandes doses, *en oleo sacharum.* Cette dose peut être de dix grains, répétée toutes les six heures. Au reste, cette substance, unie au nitrate de potasse, est d'un usage habituel dans cette maladie, comme doux excitant et diaphorétique.

Dans les douleurs d'entrailles, les vomissemens, les météorismes commençans, les bains ou les demi-bains, sont heureusement employés; mais, pendant l'usage de ces moyens, le médecin doit consulter continuellement le pouls, afin de remettre le malade dans le bain, et de l'en retirer suivant l'état de ses forces.

Le délire tranquille ou frénétique, l'affection comateuse, accompagnée de la prostration des forces, appellent l'application des épispastiques à la nuque et aux jambes, bien qu'on soit obligé de convenir avec Baglivi que si ce moyen est employé trop tard, et lorsque l'état gangréneux se prononce, il ne fait que hâter la décomposition des liqueurs animales, et précipiter la fin du malade.

Si le malade se plaint d'une douleur vive à une extrémité, il faut se hâter d'y appliquer des fomentations émollientes, des cataplasmes adoucissans; il faut en tenir le membre continuellement enveloppé, pour y attirer autant qu'il est possible, et y déterminer la formation d'un dépôt qu'on ouvre de bonne heure, et dont on a soin d'entretenir long-temps la suppuration. Cette méthode n'est qu'un procédé imitateur de la nature, qui termine quelquefois cette maladie par une crise heureuse, en couvrant la peau d'un nombre considérable de boutons ou de furoncles.

La diète doit être proportionnée à la violence de la maladie, les boissons vineuses, les doux cordiaux, les doux analeptiques, sont tour à tour utiles. On ordonne les bouillons au riz et aux herbes, les crèmes de riz à l'eau ou de sagou, les bouillons de substances animales, arrosés du suc de citron. On passe peu à peu aux alimens

plus substantiels, mais d'une digestion facile. Le convalescent doit manger peu et souvent ; on lui recommande un exercice journalier, mais point fatigant, et fait à des heures et dans des lieux où le soleil ne darde pas ses rayons.

Si la jaunisse subsiste dans la convalescence, ce qui est assez ordinaire, on fait usage de bouillons apéritifs et de sucs d'herbes.

Tel est le traitement méthodique, le seul qui doive être employé, la saine médecine n'en connaissant point d'autres, si ce n'est le traitement par les spécifiques, qui ne peut avoir lieu ici.

Les médecins militaires anglais emploient à la Martinique, pour la fièvre jaune, un traitement ainsi conçu : ils donnent d'abord une solution de tartrite de potasse antimonié avec la manne ; ils en aident l'action par des boissons appropriées et des lavemens émolliens. Quand ils ont, par ce moyen, déterminé la rémission de la fièvre, ils passent à l'usage du quinquina, qui termine la maladie.

L'irritation des organes gastriques qui signale le commencement ou le premier période de la fièvre jaune à Saint-Domingue, ne permettrait pas de faire usage des antimoniaux.

Le docteur Rush, dans sa dissertation sur la fièvre jaune qui a ravagé Philadelphie en 1793, dit qu'après avoir tenté toutes les méthodes cu-

ratives rationnelles ou empyriques, il n'en a pas trouvé de meilleure que la suivante: de plus de cent malades, dit il, auxquels je l'ai appliquée, je n'en ai pas perdu un seul. Il publia à cet effet un procédé usuel conçu en ces termes:

« Aussitôt que vous vous sentez pris (soit le « jour, soit la nuit) de mal à la tête ou aux « reins, de douleurs d'estomac, de frissons ou « de fièvre, spécialement si ces symptômes sont « accompagnés de rougeur du visage, si les yeux « sont déjà teints d'un jaune pâle, prenez une « des poudres purgatives (chaque poudre est « composée de quinze grains de jalap unis à dix « grains de mercure doux) dans un peu d'eau « sucrée, toutes les six heures, jusqu'à ce qu'elles « aient produit quatre à cinq grandes évacuations « alvines. Buvez en même temps beaucoup d'eau « d'orge, de gruau ou de poulet, ou toute autre « liqueur adoucissante et agréable, pour aider « l'effet du remède. Lorsque les premières voies « auront été ainsi complètement nettoyées, si le « pouls est plein et tendu, vous vous ferez tirer « huit à dix onces de sang du bras, et davantage « si la plénitude et la tension du pouls continuent. « Dans le cours de la maladie, vous ferez usage « d'eau panée, de limonade, d'eau d'orge ou de « tamarins, de thé léger de camomille. Vous tien- « drez les premières voies toujours libres par

« une dose de poudre purgative, de crème de « tartre ou d'un sel neutre quelconque, et par « des lavememens émolliens et laxatifs ; mais si « après l'action du premier purgatif, le pouls se « trouve faible ou déprimé, vous emploierez en « boisson l'infusion de camomille, ou de serpen- « taire de Virginie ; vous y ferez entrer l'élixir de « vitriol ou le laudanum à doses convenables ; vous « donnerez les boissons excitantes, l'eau vineuse, « le vin pur, le punch, le porter, le quinquina « en décoction ou en substance dans la rémission « de la fièvre. On appliquera des vésicatoires à « la poitrine, à la tête ou à la nuque. Lorsque la « faiblesse exigera cet excitant, on tiendra en « même temps les reins enveloppés d'une flanelle « trempée dans le vinaigre chaud ou l'eau chaude. « Le régime consistera en gruau, sagou, panades, « thé, café, chocolat, vins généreux, gelées ani- « males, viandes blanches, convenablement à « l'état des forces, en fruits de la saison, cuits ou « crus. On fera circuler dans l'appartement du « malade un air frais et même froid si le pouls « est plein et tendu. Les parquets seront arrosés « de vinaigre, et les déjections seront éloignées « le plus tôt qu'il sera possible. »

Tel est le procédé curatif du docteur Rush ; il annonce qu'il fut adopté par le plus grand nombre des médecins de Philadelphie, et que la

célérité du moyen fut telle, que ses élèves et lui ne suffisant pas au traitement des malades, et même à la préparation de la poudre purgative, il en fit communiquer la recette à plusieurs pharmaciens, qui l'employèrent avec un égal succès.

On voit que le procédé de ce médecin ne diffère de celui que j'ai détaillé, qu'en ce qu'il emploie pour purgatifs les mercuriaux unis au drastiques, tandis que nous ne conseillons à Saint-Domingue que de doux minoratifs. Il y a lieu de s'étonner que l'irritation des organes ait permis l'usage de ces moyens, il faut qu'à Philadelphie elle soit beaucoup moins vive que dans notre Colonie. Je ne m'y arrêterai donc pas davantage, et je m'étonnerai seulement qu'un traitement, si vanté dans la fièvre jaune de 1793 à Philadelphie, n'ait pas été pratiqué dans la même maladie qui a ravagé cette malheureuse ville, et d'une manière plus effrayante encore, dans l'an 6 et l'an 7.

Ce qu'il faut penser du traitement dit du pays, ou vulgairement employé.

Le traitement du pays, qui consiste dans le seul usage des adoucissans, des eaux de poulet nitrées, des doux laxatifs, ne considère que le premier temps de la maladie, l'état fébrile ou d'irritation. Les saignées répétées dans le premier jour, les lavemens émolliens, les bains,

les demi-bains, les minoratifs, réussissent quelquefois dans les mains des Créoles, pourvu que la maladie ne soit qu'au premier degré ou au commencement du second, parce que ces remèdes sont administrés par des femmes, souvent avant que l'invasion soit avancée, et toujours avec un soin, une attention, une constance dans les plus minutieux détails, qu'il est difficile de trouver ailleurs que dans leurs mains. Si la maladie est grave et passe à son second état, les femmes donnent le camphre en lavemens, mais elles n'emploient le quinquina que dans la convalescence, et comme tonique.

Usage de la saignée, de l'émétique, des purgatifs, du quinquina, du camphre, des vésicatoires, dans cette maladie.

La saignée est regardée dans le pays, et même par quelques praticiens, comme un préservatif de la fièvre jaune, ou du moins comme un moyen de la rendre plus douce à supporter. A cet effet, elle se pratique au bras tous les mois, ou à l'invasion du plus léger mal de tête, et à la quantité de six à huit onces chaque fois. Si la tête devient très-douloureuse par l'insolation, on pratique utilement une saignée du pied.

Quoi qu'il en soit de ce moyen, qui peut être utile aux nouveaux débarqués dans un grand

nombre de circonstances, et relativement à leur âge, à leur constitution et à leurs forces, il n'en est pas moins vrai, en principe, que la saignée par elle-même est contraire à toute maladie adynamique de sa nature. Si elle a souvent calmé l'irritation, combien de fois n'a-t-elle pas jeté le malade dans un affaissement mortel! Consultez les observations consignées dans l'ouvrage de M. Desportes, dans un temps où la saignée était beaucoup trop souvent pratiquée, vous vous convaincrez de la réalité de l'opinion que j'émets ici. Si cependant la fièvre jaune n'est pas à un haut degré d'intensité, s'il y a lieu de présumer que la nature est en état de faire une réaction suffisante, si le sujet est jeune, vigoureux, d'un tempérament sanguin, si le pouls est plein et dur, la saignée peut être nécessaire dans l'invasion même de la maladie, c'est-à-dire, aussitôt que la chaleur vient de succéder au frisson.

Les gens replets et avancés en âge ne la supportent pas; il en est de même des tempéramens où la bile prédomine.

L'émétique veut être, dans tous les cas, très-ménagé dans son emploi et dans ses doses. Il serait plus prudent d'y renoncer entièrement dans le traitement de la fièvre jaune. C'est au moins l'opinion générale des auteurs qui ont écrit sur cette matière, et des médecins qui pratiquent aujourd'hui dans les Colonies.

La même observation s'applique aux purgatifs; ils doivent toujours être pris dans la classe des minoratifs donnés à doses réfractées et en lavage. Sans cette précaution, ils peuvent exciter des fontes colliquatives mortelles, ou jeter le malade dans un affaissement qui précipite sa fin. Voilà pourquoi les lavemens laxatifs sont préférés, en général, dans le cours de cette maladie; l'eau de casse ou celle de tamarins, légèrement aiguisée par un sel neutre, opère plus doucement l'effet qu'on a droit d'en attendre.

Le quinquina est parfaitement indiqué dans cette maladie, du moment où la rémission fébrile permet de l'employer; mais il rencontre des contre-indications tellement puissantes dans l'irritation gastrique, qu'il fait naître ou qu'il accroît, dans l'horreur et la crainte que sa prescription inspire au malade, que l'on se voit pour ainsi dire obligé d'y renoncer, ou de se borner à des décoctions légères ou émulsionnées, données à l'instant où le premier temps de la maladie fait place au second; mais alors même, quels que soient la prostration des forces et l'état déprimé du pouls, l'estomac est si fatigué de l'irritation qu'il a soufferte; les hoquets, les spasmes, les vomissemens qu'il éprouve encore, accablent tellement le malade, qu'on ne peut plus donner le quinquina qu'en lavemens. Il arrive de là que ce re-

mède héroïque perd son effet, et en même temps son crédit, et qu'il n'est guère connu que comme tonique à la fin de cette maladie.

On peut appliquer le même raisonnement à tous les autres excitans dont l'administration paraît indiquée par la nature de la fièvre jaune.

Quant aux vésicatoires, ils ne sont utiles que lorsqu'ils sont appliqués entre l'irritation qui les repousse et l'état gangréneux qui les rend inutiles. Ils peuvent donc être bornés aux cas où les affections soporeuses semblent en solliciter l'usage.

Ce qu'il faut penser sur la contagion et le caractère prétendu pestilentiel de la maladie.

Quelle est la source de la fièvre jaune de Saint-Domingue ? est-elle d'une origine étrangère ? d'où, dans quel temps, de quelle manière a-t-elle pu y être importée ? est-elle contagieuse ? la contagion peut-elle s'étendre jusqu'à l'Europe ? Telles sont les questions dont la solution touche de près l'hygiène publique, et peut déterminer et les magistrats à prendre des mesures de sûreté, et les autorités premières à rendre des lois convenables aux circonstances.

La fièvre jaune de Saint-Domingue y a-t-elle été importée ? Non ; elle a son origine dans un air très-chaud, saturé d'émanations marécageuses.

Par-tout où ces principes se développeront et se mettront en activité, on verra naître la maladie dans les individus qui porteront en eux-mêmes les causes prédisposantes. C'est ainsi qu'on l'a vu se manifester à Cadix en 1764, dans un été extrêmement chaud et sec, à Pensacole en 1765, et dans toute l'Andalousie en 1800. La double tierce de Minorque présenta des caractères de fièvre jaune, et les contrées méridionales de l'Europe auront à la craindre dans les mêmes circonstances. Il n'existe dans les Indes Occidentales aucune cause propre à y produire exclusivement cette maladie; elle exerce des ravages d'autant plus redoutables que les lieux où elle se répand sont plus voisins des foyers des miasmes. Voilà pourquoi, à Philadelphie, dans toutes les villes maritimes des Indes Orientales, à Saint-Domingue, à la Guadeloupe, la fièvre jaune est moins commune, moins dangereuse à mesure que l'on s'éloigne des plaines et des lagons. Voilà pourquoi la partie espagnole est le plus souvent à l'abri de ses atteintes. Voilà pourquoi on peut s'en garantir en allant respirer un air plus pur dans les mornes.

La fièvre jaune n'est pas contagieuse, cette opinion est celle de la généralité des praticiens, c'est-à-dire qu'elle ne se communique pas nécessairement du corps vivant qui en est frappé aux individus avec lesquels il peut se trouver en

contact ; mais elle est épidémique pour presque tous les nouveaux débarqués dans la Colonie : c'est un tribut qu'il faut payer dans le cours du premier été que l'on y passe. Cependant on ne peut se dissimuler qu'une maladie aussi grave et d'un caractère putride et gangréneux, ne puisse se porter par communication de l'air respiré, ou par le contact des effets imprégnés de ces miasmes sur les hommes qui, par état ou par dévouement, s'exposent à tous les instans du jour à l'action des causes qui la font naître, et qui l'entretiennent. Tel est le sort des officiers de santé, des employés dans les hôpitaux, et de tous ceux qui visitent fréquemment ces asiles de la souffrance. Aussi le nombre de ces victimes a-t-il été considérable dans le cours de floréal et prairial. Ce fléau n'a pas même épargné les hommes les plus acclimatés, c'est-à-dire, ceux chez lesquels les effets des miasmes et de la contagion sont en partie détruits par l'habitude.

Que faut-il donc penser des mesures que l'autorité publique prend en Europe pour prévenir l'introduction de la fièvre jaune et des quarantaines auxquelles se trouvent assujettis les vaisseaux, les hommes, les effets qui arrivent des lieux infectés ?

La prudence et la crainte prescrivent ces mesures, et la raison les consacre. Nos connaissances

sur les limites de la dissémination de la contagion, sur les temps, les lieux, les distances, les circonstances propres à la propager ou à l'éteindre, ne sont pas assez sûres pour que les magistrats ne prennent pas toutes les précautions possibles.

Les quarantaines sont de toute nécessité dans les départemens méridionaux, parce que les causes productives de la fièvre jaune y existent en tout temps, et peuvent y être mises en activité par une sécheresse et une chaleur extraordinaire. Les départemens autres que ceux du midi ont beaucoup moins à craindre, puisque le froid fait dans tous les temps cesser cette maladie. Les communications commerciales qui ont existé entre les régions du nord de l'Europe dans les Colonies, dans le temps même où celles-ci étaient frappées de la fièvre jaune, ne l'ont jamais transmise. Le tropique du cancer est la limite naturelle de la contagion de cette maladie.

Rapprochement de la maladie de Saint-Domingue de celles de même nature qui ont affligé diverses contrées en différens temps.

Il importe à l'histoire de cette maladie de faire connaître les diverses époques où elle s'est manifestée à S. Domingue et les constitutions annuelles.

En 1733 et 1734, la saison pluvieuse fut suivie au Cap d'une sécheresse extrême pendant l'été. Le vent du sud commença à y souffler dès le mois d'avril. La fièvre jaune, que l'on connaissait alors sous le nom de mal de Siam, fit périr plus de la moitié des matelots et des nouveaux débarqués. Il y avait au Cap beaucoup de malades, très-peu dans la plaine, sur-tout vers les mornes. Cette maladie régna seule pendant quatre mois; toutes les autres maladies annuelles disparurent devant elle.

En 1735, 1736, 1737, 1738, température modérée. La maladie de Siam fut sporadique; beaucoup d'étrangers en furent frappés, et le plus grand nombre en guérit.

En 1739, 1740, 1741, temps serein, très-sec, très-chaud, dans les mois avril, mai, juin, juillet; grande mortalité sur les animaux, quantité de chenilles extraordinaires. Maladie de Siam très-répandue, très-maligne; les saignées se rouvraient, la gangrène survenait promptement, aucune méthode curative ne réussissait.

1742. Température modérée, maladie de Siam assez douce, peu de morts.

1743. Sécheresse longue, chaleur très-vive dans les mois d'été, brises très-faibles, mal de Siam à un haut degré de malignité. Le petit nombre de ceux qui ont échappé à la mort n'a été sauvé que

par des dépôts aux extrémités qu'il a fallu entretenir long-temps en suppuration; cette maladie a présenté quelques charbons, et des ulcères gangréneux en grand nombre.

La meilleure constitution est celle où les orages sont fréquens; les torrens formés par les pluies entraînent alors, avec les terres, les émanations délétères qui s'élèvent de la surface des lagons.

M. Desportes, à qui l'on doit cette suite d'observations intéressantes, a remarqué que les constitutions très-sèches, et conséquemment les fièvres jaunes très-malignes qui les accompagnent toujours, reparaissent à peu près, après un période de douze à quinze ans. On doit regretter que le travail de ce sage praticien n'ait pas été suivi par les médecins de Saint-Domingue, qui se sont succédés depuis le temps où il vivait. Nous serions éclairés aujourd'hui sur la nature de cette maladie, sur la meilleure méthode curative qui puisse lui convenir, et sur les moyens d'hygiène propres à en prévenir le retour.

Il n'importe pas moins à l'histoire de la fièvre jaune de l'observer en d'autres contrées où elle a pris naissance à diverses époques.

Si l'on consulte tous les médecins qui ont écrit sur la fièvre jaune d'Amérique, et ils sont en grand nombre, on peut se convaincre que cette maladie, qui, à diverses reprises, a ravagé plusieurs régions

des États-Unis, s'est toujours montrée dans les saisons marquées par une sécheresse et une chaleur extrêmes, qu'elles se sont toujours ralenties à mesure que la saison froide s'approchait, et qu'elles se sont éteintes avec elle.

L'épidémie de la Catalogne, en 1764, eut les mêmes causes, la même marche, la même terminaison. Le docteur Masdewall en a tracé l'histoire. L'épidémie ou la fièvre jaune de Cadix, en 1800, dont le docteur Blin de Nantes a donné l'histoire traduite de l'espagnol, avec des remarques très-intéressantes sur la nature et la contagion prétendue de cette maladie, présente le même tableau.

Les travaux de Makittrik ainsi que ceux de Moultrie, sur cette matière, l'histoire très-circonstanciée et très-bien faite de la fièvre rémittente jaune de Philadelphie en 1793, par le docteur Rush; toutes les observations enfin que l'on a faites sur cette maladie, dans tous les pays où elle règne, concourent à fixer sa durée annuelle dans les mois les plus chauds.

Cette même fièvre jaune qui ravagea Philadelphie en 1793, Baltimore en 1794, New Yorck et Norfolk en 1796 et 1797, et qui, après s'être un instant assoupie, s'est éveillée avec tant de fureur dans l'an 6 et l'an 7, offre quelques détails intéressans à connaître. Elle a pris toujours nais-

sance sur le continent d'Amérique, elle a commencé toujours par les quartiers les plus sales et les moins aérés des villes, elle n'a jamais paru que dans la saison la plus chaude de l'année, aux mois de juillet, août et septembre ; temps où sur les côtes l'air est absolument étouffant si la température est très-sèche.

A New-Yorck, la fièvre jaune a paru manifestement provenir de matières putréfiées dont se trouvaient remplis plusieurs bassins sur le bord de la mer, qui étaient le réceptacle des immondices du voisinage, et qui empestaient l'air lorsque la marée se retirait : les magistrats firent combler ces bassins et sanifièrent ce lieu.

A Philadelphie, la fièvre jaune se déclare toujours dans le voisinage des quais où se jettent toutes les immondices. C'est toujours par la rue Walter Street que commence la maladie. Cette rue est située derrière les quais ; elle se prolonge le long de la rivière, on y respire dans les étés un air méphytique suffocant pour ceux qui n'en ont pas l'habitude.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit des causes locales de la fièvre jaune à Saint-Domingue, on voit que les observations faites dans les villes des États-Unis que ce fléau a dévastées, cadrent entièrement avec celles qui ont été faites dans la ville du Cap ; c'est du rapprochement de ces ob-

servations, faites en plusieurs lieux et depuis plusieurs années, sur cette maladie, que j'ai cru devoir induire les divers corollaires que peut offrir ce travail.

Moyens propres à arrêter le cours ou a prévenir le retour de cette maladie.

Les moyens d'arrêter le cours de cette maladie appartiennent au temps seul; une température nouvelle opère toujours cet effet si ardemment desiré. Il faut que les pluies d'orage rafraîchissent l'atmosphère, délaient et divisent les émanations délétères, et que des brises fortes les enlèvent; alors la fièvre jaune, qui établit son cours de floréal à brumaire, s'adoucit, perd peu à peu le caractère malin qui la signale dans l'été, tandis que d'un autre côté les Européens, échappés à ce cruel fléau, s'acclimatent chaque jour davantage.

Les moyens propres à adoucir la violence de cette maladie, à en améliorer le caractère, à en prévenir la propagation, consistent dans l'exécution des mesures suivantes:

1° Entretenir la plus grande propreté dans les hôpitaux, les casernes, les maisons particulières où il peut se trouver des malades; ne pas permettre que ceux-ci soient couchés deux à deux; multiplier les salles et les hommes de service; faire circuler sans cesse l'air libre du dehors, désinfecter

plusieurs fois le jour les atmosphères intérieures, par l'expansion du gaz muriatique oxigéné et par tous les autres moyens spécifiés dans l'instruction sage du conseil de santé des armées ; surveiller de très-près la qualité du pain, du vin, des viandes, des matelas, des pailles, et de toutes les fournitures qui entrent et se consomment dans les hôpitaux , les casernes des villes et des cantonnemens militaires; sanifier avec le plus grand soin les effets dont les malades ont pu se servir, ou brûler ceux dont la conservation ne serait pas sûre; éloigner les casernes, les hôpitaux, du bord de la mer et des lagons de la petite anse.

2° Délivrer la ville du Cap de toutes les causes d'infection qui y sont accumulées, y réunir tous les moyens connus par l'hygiène publique , que les officiers de santé en chef de l'armée ont déjà fait connaître et que le général a fait mettre à l'ordre du jour.

3° Ne laisser au Cap que les troupes indispensablement nécessaires au service; faire stationner les divisions de l'armée dans les mornes, pourvu qu'elles y soient à l'abri des chaleurs excessives et des pluies trop fortes.

4° Habituer les troupes à un exercice journalier le matin avant le lever du soleil, défendre de s'endormir, de se reposer sur la terre humide, le long des lagons et des estères.

Nota. Tel était l'état des choses au premier messidor; les rebelles étaient soumis, Toussaint-Louverture s'était rendu, la guerre était terminée; mon service de médecin en chef de l'armée n'avait plus d'objet. Les officiers de santé en chef de la Colonie, nommés par le ministre de la marine, entraient dans l'exercice de leurs fonctions. Ma santé, depuis près de deux mois, était chancelante; un service à cheval tous les matins, pour l'inspection des hôpitaux; au cabinet, pour la correspondance, et auprès des malades le reste du jour, m'accablait de fatigues. Cependant mon activité, loin de se ralentir, s'accroissait à raison de l'urgence des circonstances. A cette époque, le général en chef me donna l'ordre de départ. Je ne l'aurais jamais demandé dans cet état des choses, mon devoir étant de mourir à mon poste. Il voulut bien y ajouter des témoignages de l'estime que mon zèle avait pu lui inspirer. Je partis du Cap le 5 messidor.

Les papiers publics ont annoncé depuis que la fièvre jaune avait continué ses ravages, ce qui devait être, cette maladie ne se terminant jamais avant la saison des pluies.

FIN.

[illegible] Telle fut l'état des choses au premier [illegible] les [illegible] étaient [illegible], [illegible]. [illegible] s'était [illegible], de que je l'ai [illegible]; [illegible] de [illegible] en chef de l'armée n'avait plus d'[illegible]. Les officiers de santé en chef de la Colonie, [illegible] par le ministre de la marine, [illegible] dans l'exercice de [illegible] fonctions. Ma santé, depuis près de deux mois, était chancelante; un service à cheval tous les matins, pour l'inspection des hôpitaux; au cabinet, pour la correspondance, et auprès des malades le reste du jour, m'accablait de fatigues. Cependant mon état, loin de se rétablir, s'accroissait à raison de l'urgence des circonstances. A cette époque, le général en Chef me donna l'ordre de départ. Je ne l'aurais jamais demandé dans cet état des choses, mon devoir étant de rester à mon poste. Il voulut bien y ajouter des témoignages de l'estime que mon zèle avait pu lui inspirer. Je partis du Cap le 6 messidor.

Les papiers publics ont annoncé depuis que la fièvre jaune avait continué ses ravages, ce qui devait être, cette maladie ne se terminant jamais avant la saison des pluies.

FIN.